

Recherches sur les préjugés et les systèmes en médecine, et doutes sur la vaccine substituée à l'inoculation de la petite vérole / avec le parallèle des deux maladies.

Contributors

Moulet, P. Jh.

Publication/Creation

Paris : J. P. Capelle [et al] ; Montpellier : Fontanelle ; Montauban : The author & P. Ballard, An IX [1801]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/bxd3rqpe>

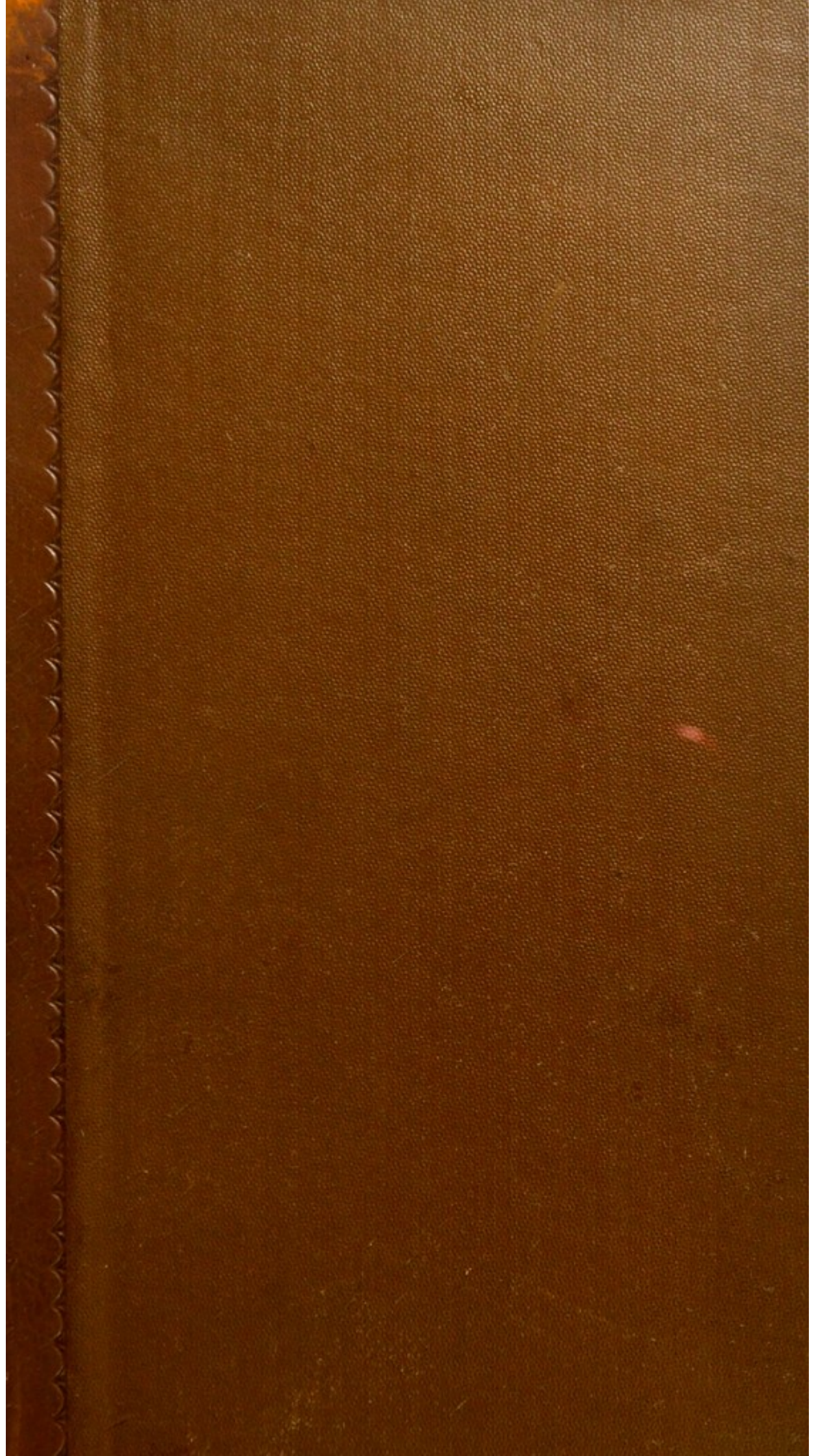
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

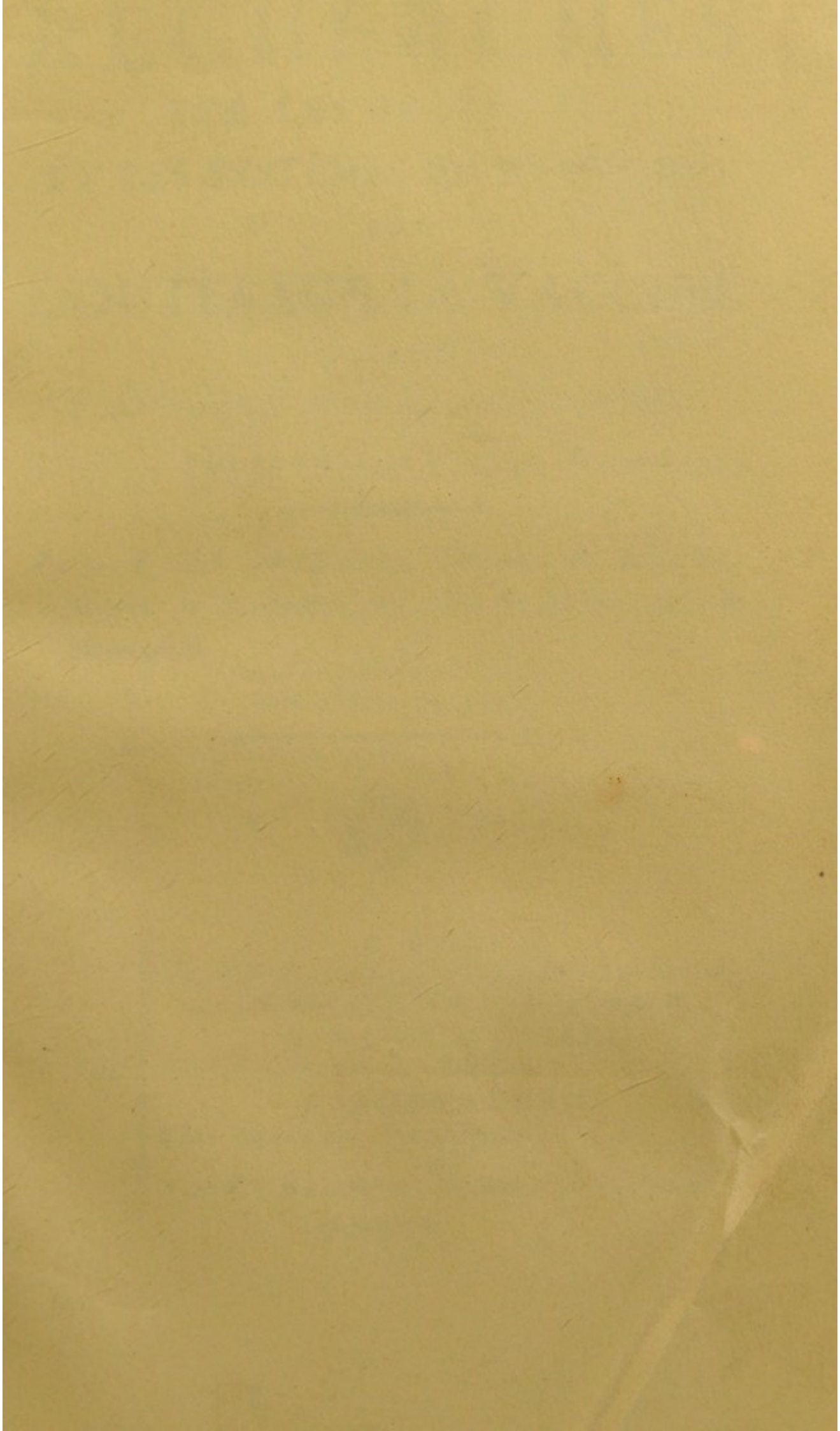


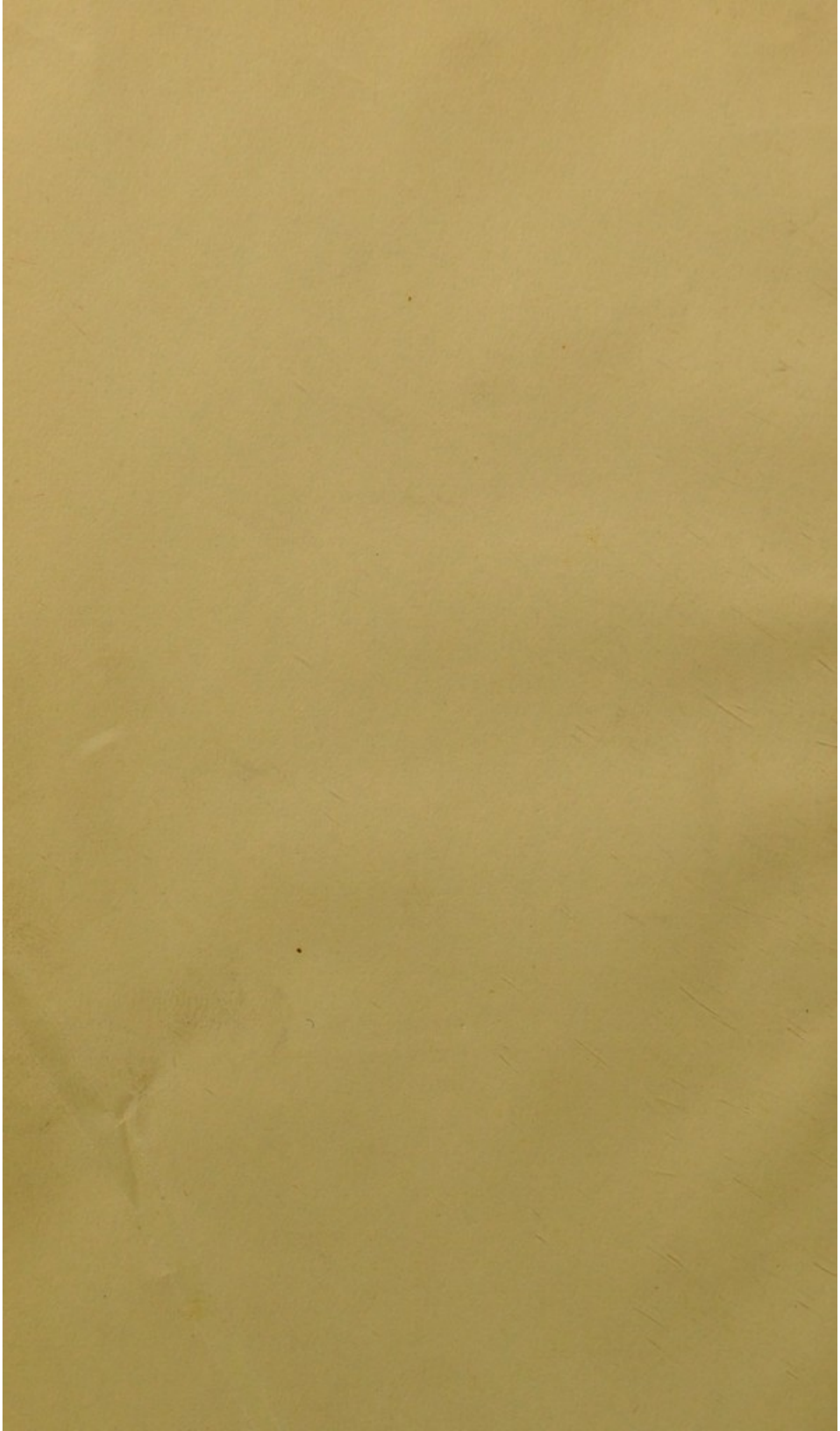
L. LXVI

9/m

37806/B

11/11/1





RECHERCHES

SUR LES PRÉJUGÉS

ET LES SYSTÈMES EN MÉDECINE,

ET

DOUTES SUR LA VACCINE

SUBSTITUÉE

A L'INOCULATION DE LA PETITE VÉROLE,
AVEC LE PARALLÈLE DES DEUX MALADIES,

PAR P. J.^H MOULET, *Docteur en médecine,*
Membre de la Société des Sciences et des Arts de
Montauban.

Prix 1 franc 75 cent.



SE VEND { A PARIS,
Chez J. P. CAPELLE, Commissionnaire en librairie,
rue J. J. Rousseau, vis-à-vis la grand'poste.
A MONTPELLIER,
Chez FONTANELLE, Libraire.
A MONTAUBAN,
Chez l'AUTEUR, Place d'armes, n.º 9,
ET
Chez P.^{re} BALLARD, Libraire, maison Cadars.

AN IX.

NOTE DE L'AUTEUR.

Celui qui combat une opinion nouvelle pour dire des vérités utiles doit savoir se soumettre à la critique qu'il provoque. J'aurois beau m'excuser sur la précipitation avec laquelle j'ai livré à la presse mon manuscrit, négligences de style & fautes d'impression, tout pourroit être de rigueur contre moi. Pour éviter qu'on défigure cet ouvrage, j'en signe tous les exemplaires, & j'attribue les deux tiers de l'indemnité accordée par la loi à quiconque en fera saisir la contrefaçon ou m'en aura procuré utilement les moyens, supposé qu'on attente à ma propriété.

Morel & Co.



AVANT-PROPOS.

LISEZ, & doutez; c'est pour cela que je vous retrace les fautes des anciens et des modernes en médecine. Vous verrez combien de fois il a fallu se donner de garde contre la nouveauté & l'esprit de système. Si vous l'abjurez, mon but est rempli. L'expérience nous dirigera demain, si la raison ne nous éclaire aujourd'hui sur le meilleur parti à prendre.

Quant à la jeune Anglaise, dont on admire les charmes, & dont je révèle les petits défauts à ceux qui peuvent en être amoureux, personne n'a droit de se plaindre. Je ne dis pas qu'elle soit *méchante, inquiète, double & bisarre*, peu *sociable, dangereuse* même quand il lui plaît; ce serait peut-être une calomnie. Si quelqu'un désire s'allier et s'unir à elle, il fera bien aise de trouver ici des renseignements sur sa vertu, son caractère et ses moyens, tels que nous les ont transmis son bon papa (a), son père de nourrice (b), son oncle (c), et son instituteur (d), avec le témoignage des autres

(a) M. Jenner.

(b) M. Woodville.

(c) Pearson.

(d) Le docteur Aubert.

médecins & chirurgiens qui l'ont visitée & soignée en fanté & en maladie. Quand on a de pareilles suretés, on ne peut être exposé à prendre la galle des brebis, ni la gourme des chiens que cette perfide a donnée, selon le docteur Odier, à quelques mâtins des environs de Genève.

Enfin, elle a pu commettre des fautes dans sa jeunesse, dont son instituteur & une bonne éducation pourront la corriger. Si elle en profite, pourquoi ne s'établirait-elle point en France pour s'y naturaliser ? C'est un climat heureux, mais il faut plaire aux dames : eh ! savoir si elles voudront compromettre leurs charmes avec cette aventurière ; j'en doute.

RECHERCHES

SUR LES PRÉJUGÉS

ET LES SYSTÈMES EN MÉDECINE,

ET

DOUTES SUR LA VACCINE

SUBSTITUÉE

A L'INOCULATION DE LA PETITE VÉROLE ;

AVEC LE PARALLÈLE DES DEUX MALADIES.

*Ab arte petere quod non proficitur ipsa ars,
dementis est. HIPPOCRATE. lib. de arte.*

N'exiger de l'art que ce qu'il peut et ne rien
hasarder, est le parti le plus sage.

ON demandoit à un homme réfléchi quelle est l'origine de tant de préjugés chez le peuple, & de tant de systèmes chez les savans ? pourquoi ce changement qui multiplie les nomenclatures pour simplifier les sciences, surtout en chymie & en pharmacie, où, parmi nos contemporains, l'on distingue déjà les anciens & les modernes ? d'où vient cette inconstance & ce zèle ardent pour la nouveauté ? que signifient ces destructions & ces créations ? quelle est cette diversité & ce ridicule de la mode, qui veut nous bercer même en maladie, & dont on nous décorera peut-être, malgré nous, à la mort ? que dire de cette bonhomie dans les uns, & de cette prévention

dans les autres ? Cet homme répondit : *le mal est à côté du bien.*

Si un indiscret me demandoit pourquoi les médecins ne font point d'accord, & d'où vient la différence de leurs opinions sur une sublime découverte ? je lui répondrois : *c'est ce qu'il y a de plus heureux* ; n'étant point du même avis, ils réfléchiront sur tant d'innovations, & ils laisseront mûrir leurs expériences avant d'exiger que l'enthousiasme public les accueille. De leur dévouement pour les progrès des sciences, & de leurs glorieux travaux pour la conservation des hommes, c'en est assez. Il faut que chacun s'honore d'y concourir, comme je m'empresse de manifester mon opinion, dussé-je la rétracter un jour : ce que je ferois sans rougir, s'il y avoit lieu, pour le triomphe de la vérité que nous cherchons.

Tout ce qui peut ajouter au bonheur & à la dignité de l'homme, appartient à la société ; mais la médecine fut toujours réputée la science des hommes sages, c'est-à-dire, des philosophes dignes de porter ce nom. Elle n'est pas étrangère aux physiciens, aux chymistes, aux naturalistes qui font aimer les arts dans nos cités ; elle est la propriété des docteurs & des officiers de santé, qui se vouent au soulagement de l'humanité souffrante.

Je peux donc emprunter son langage, & par des réflexions puisées dans la doctrine d'Hippocrate & de ses sectateurs, faire une critique simple & vraie de ce qui a fait le détriment de cette science, &

de ce qui s'oppose à ses progrès : ce sont les *préjugés* & les *systèmes*.

Une grande question occupe aujourd'hui la France entière ; elle intéresse toutes les classes des citoyens : c'est le rejet de l'inoculation de la petite vérole & la pratique d'une opération qu'on a bien voulu nommer *VACCINE*. Les avantages que nous en retirerions feroient de garantir de la petite vérole pour la vie tout individu qui s'y feroit soumis, de rendre la contagion plus rare parmi les autres, de réaliser le projet formé d'une infection générale du vaccin pour détruire la petite vérole en Europe, en se précautionnant dans la suite par les lazarets & les quarantaines. Idée sublime, capable de fixer l'attention & de réunir les lumières de tous les observateurs, pour en assurer le succès ! Je voudrois bien qu'elle ne fût point chimérique.

Les grands corps de médecine, ces disciples d'Hippocrate, conservateurs de sa doctrine, eussent déjà extrait sans doute & donné le résultat de toutes les expériences livrées à leurs propres auteurs, si leur existence & leur réunion n'avoient été long-temps problématiques. Les facultés furent détruites, & les nouveaux corps enseignans restent muets, comme si la cause leur étoit inconnue ou indifférente.

Un comité médical de vaccine, composé de treize membres dignes de l'estime publique, a été créé à Paris par un partisan de la vaccination, à l'effet de la pratiquer & de la propager. Il fut fait une souscription

pour cela , & déjà il règne une correspondance dans tous les départemens de la France , où il y a dans chaque ville des vacciniers. La bibliothèque britannique est un des journaux qui alimente les sectaires. Il est rédigé & écrit de manière à inspirer le goût de la chose & la plus grande confiance.

Jamais circonstance ne fut plus propre à rappeler les fautes qu'un zèle outré ou une indifférence blâmable a souvent fait commettre en médecine, en adoptant légèrement ou en rejetant sans réflexion de nouveaux antidotes & des moyens qui peuvent être nuisibles ou utiles. Pour les peindre avec exactitude & impartialité, sans offenser personne, je commencerai par retracer en abrégé les erreurs & les fautes des anciens, en rendant hommage au père de la médecine, qui la tira du cahos, & qui évita ces écueils.

N'appelons pas médecins, disoit un praticien célèbre, ceux qui, partisans des systêmes, servilement attachés aux subtilités de l'école & aux formules, esclaves des préjugés, ne sont que des sophistes dangereux ou des opérateurs esclaves & téméraires : il ne nous faut ni cet orgueil de science, ni cet appareil de remèdes pour pratiquer la bonne médecine.

Baglivi vouloit que la physique servît de règle & l'expérience de guide au médecin : *ibi incipit medicus, ubi desinit physicus* ; qu'il sût beaucoup pour faire peu ; qu'il puisât sa science dans Hippocrate, pouvant faire la médecine sans pharmacie, & ne le pouvant sans lui. C'est sans doute dans ce sens que Vigaroux

professeur de médecine de la célèbre faculté de Montpellier, légua son Hippocrate au docteur qui seroit reçu le jour de son décès.

Depuis tant de siècles on n'a pu rien ajouter ni rien prouver contre la doctrine d'Hippocrate & ses principes établis sur les prédictions, les crises, la coction, les ressources de la nature, les avantages de la médecine expectative, sur celle qui est continuellement agissante, si souvent meurtrière, si peu conforme au vœu de la nature qu'elle contrarie sans cesse par la multiplicité des remèdes ou par leur imprudente application dans les efforts qu'elle fait pour la guérison. Cette doctrine a pour base cette vraie philosophie, que le prince de la médecine appelle *sagesse*, & qui doit s'y allier. Severe en principes, il la fonde sur l'observation & sur l'expérience; il a pour guide la nature; toujours réfléchi, toujours sage, il bannit les préjugés, & il admet souvent le doute, préférable aux systèmes & à cette vaine confiance qu'on voit si souvent en défaut.

Depuis l'origine du monde il n'est pas de science qui ait été plus cultivée, plus honorée & plus critiquée que la médecine. Quelle en fut la cause, qui l'a voulu? le médecin. S'il eût été philosophe, il n'eût jamais alimenté la satire, fourni des ridicules au théâtre, caché sa gravité sous une énorme perruque, engendré des disputes aussi inutiles qu'indécentes, proposé & pratiqué la transfusion du sang d'un cochon ou d'un veau dans les veines & le cœur de l'homme, pour

le rajeunir. Que dis-je ? ah ! je..... je m'arrête..... Praxagoras ouvre des hommes vivans , pour mieux reconnoître le fiége & la cause du mal.

Nous frémissons au récit de tant de témérité & de ces atroces expériences qui firent le déshonneur des premiers siècles , mais dont l'histoire nous a fourni depuis des exemples nombreux & bizarres. Il n'y a pas si long-temps qu'on ouvroit les quatre veines, ou qu'on étouffoit les furieux que le venin de la rage avoit rendu dangereux dans la société & redoutables aux gens de l'art , quand la prudence ne demandoit que des liens , & que la religion défendoit d'attenter à la vie, n'eût-ce été que pour l'abréger d'une minute dans ces malheureux. La vie de l'homme est une propriété que lui-même n'a pas le droit d'aliéner, sans crime, dans ses souffrances & dans son désespoir. Combien de morts n'a-t-on pas enterré vivans, s'il m'est permis de parler ainsi, avant qu'une sage police eût fixé & retardé les délais de la sépulture, d'après les exemples de personnes soupçonnées de mort violente, noyées ou étouffées par la vapeur du charbon, & revenues à la vie ? Que sont devenus ces soufflets, cette seringue, cette fameuse boîte donnant les moyens tant vantés & éprouvés, il y a vingt ans, d'introduire la fumée de tabac dans le corps des noyés & des suffoqués ? Ici, comme ailleurs, quelqu'un se noie tous les ans; l'instrument ne se trouve point, ou il n'est pas en règle; enfin il n'est plus de mode.

Le médecin philosophe, dit Hippocrate, est l'image

de la divinité sur la terre. Que diroit-il aujourd'hui s'il jettoit un regard sur l'état actuel de la médecine, voyant nos systêmes & nos préjugés, sa doctrine foulée aux pieds par les uns, ignorée totalement par les autres, un empyrisme obscur, toléré & accrédité, l'enseignement détruit ou bien dégénéré ? Il diroit ce que nous savons tous, ce dont l'histoire nous fournit l'exemple : que, sans études, sans physique & sans doctrine, la médecine retombera dans le chaos dont il l'a sortie. La science n'est pas infuse : pour l'acquérir il ne suffit pas de la volonté, il faut les dispositions, les connoissances préliminaires, l'étude, le temps, l'enseignement & la bonne doctrine.

Les dispositions sont un don naturel. Pour être poète, il ne suffit pas de faire des vers, *nascuntur medici, sicut poetae* ; il faut un bon jugement & le goût.

Les connoissances préliminaires en médecine sont les langues mortes, le grec & le latin ; la physique, l'histoire naturelle, surtout l'anatomie, la chimie, la botanique. Mais l'enseignement est dans l'anarchie comme la pratique de cette science. Quelques professeurs savans entretiennent encore, pour la forme, le langage ou le babil de l'école. Les auteurs grecs & latins ont perdu leur costume & sont travestis, leur langue est traduite, souvent leur génie est neutralisé par l'encre foible du traducteur ; les voilà à la merci de leurs interprètes, qui peuvent les insulter & les défigurer sans qu'on s'en doute : il le faut même quelquefois pour les rendre intelligibles, bien ou mal,

à plusieurs élèves du jour, sans moyens, à qui, pour se faire entendre & par encouragement, il faudra traduire & chanter en vers français les aphorismes d'Hippocrate & l'Ecole de Salerne.

Depuis Pythagore jusqu'à Théophraste auteur botanique grec, on ne vit qu'erreurs, fables & rêveries. L'un explique les phénomènes de la santé par les nombres, l'autre voit tout & en rend raison par les triangles; Heroïcus enfin interdit l'exercice de la médecine à quiconque ne seroit pas géomètre & musicien. Déjà en France on étoit sur le point d'effacer le nom de médecin, de chirurgien; on ne vouloit qu'un officier de santé, & la grande réforme mettoit la pharmacie au niveau de la cuisine.

Les systêmes, en quelque science que ce soit, ont été plus souvent une construction idéale, qu'un arrangement de principes & de conclusions, un enchaînement, un tout de doctrine, dont toutes les parties doivent être liées ensemble & dépendre les unes des autres. Chaque nouvelle découverte a été ainsi étayée par ses auteurs; ils ne manquent point de saisir la proportion & le rapport que plusieurs choses ont les unes avec les autres, pour en tirer avantage, quoique d'ailleurs différentes par les qualités qui leur sont propres. Nous aurons bientôt l'inoculation du virus de la vache dans toutes les maladies des animaux. L'analogie entre l'homme & les bêtes, pour les maladies, n'est point un raisonnement chimérique, a dit un partisan de la vaccine. On lui oppose qu'en général, excepté

dans la rage, la contagion ne se communique guère qu'à l'espèce & au genre, c'est-à-dire, que le chien ne prend pas la teigne & la dartre de l'homme, ni celui-ci la galle canine & la morve des chevaux. Il insiste, & il veut absolument que le *cowpox*, cette maladie de la vache laitière, que le docteur Jenner raconte lui être survenue par frottement de la main qui a pansé ou touché le cheval affecté du *javard*, soit nommée *petite vérole des vaches*. Pourquoi déjà cette analogie de nom ?

Dans l'antiquité, si nous en exceptons Arétée & Celse, hommes savans & estimables, les latins ont prôné les amulettes, les enchantemens, les frictions d'Asclépiade, les atômes d'Epicure, & sous diverses dénominations de méthodiques, de pneumatiques, d'éclectiques, se sont acharnés mutuellement, comme on vit aussi les médecins du dernier siècle combattre réciproquement leurs opinions. Galien lui-même, ce fécond commentateur, si souvent commenté lui-même, fait intervenir les élémens, les qualités cardinales, & jouer un rôle à mille autres chimères dans cent volumes *in-folio*.

L'esprit humain a ses bornes, & tout échappe à celui qui veut tout savoir & tout entreprendre. Nos physiciens ont construit des globes ascendants en papier & en taffetas, pour aller voyager au-dessus des nuages, munis de baromètres, de thermomètres, d'hygromètres; &, malgré leur fragilité, ils ont été reconnoître le poids, l'intensité & l'élasticité de l'air à certains degrés de hauteur. Cette découverte curieuse leur a causé

quelques disgrâces ; mais relevés de la chute , ils n'en ont pas moins la prétention ou l'espérance de maîtriser cet élément , & d'aller , un jour , visiter les planètes , en séjournant & prenant quelques rafraîchissemens dans l'empire de la lune.

N'a-t-il pas fallu de grands efforts pour dissiper naguère le prestige qui avoit séduit la multitude , à l'occasion du magnétisme-animal , malgré les inconvéniens & les nombreux accidens qu'elle en voyoit naître ? Ce remède universel , cette proposition principale qu'il n'y a qu'une maladie & par conséquent qu'un seul remède , le *fluide magnétique* prétendu *universel* , n'a-t-il pas mérité l'attention du gouvernement & la réfutation des corps savans de médecine & de physique ? Cette sublime découverte de Mesmer n'étoit cependant qu'un système renouvelé , admis dans le siècle dernier , enseveli dans l'oubli , comme tant d'autres erreurs. Il sembloit alors voir renaître les adeptes de Paracelse & de Wanhelmont , avec leur merveilleuse doctrine sympathique , dont on se joua de leur temps si à propos. Les disciples du docteur allemand avoient fait tout le raffinage de sa pleine science & de sa prétendue puissance exécutive & occulte. Déjà son nom étoit proféré par un orateur célèbre à la porte de nos temples , par Hervier à Bordeaux , qui fit marcher des soi-disant paralytiques par lui magnétisés , après avoir annoncé à tout le monde qu'on ne mourroit plus que de décrépitude & de desséchement. Eh bien ! ce M. Mesmer passe à Montauban , attendu par des hommes instruits ,

curieux de le voir, qui, après avoir conféré avec lui, surpris & étonnés de la médiocrité du personnage, abjurent sa doctrine. Il ne fut point développer son propre système, & ce sophiste leur donna des absurdités pour des raisons. Ce n'est point ici le cas de dire que *les grands hommes gagnent à être connus*; mais que les bons moyens en médecine, ceux qui ne répugnent ni à la raison, ni à la nature, n'ont pas besoin de tant d'efforts pour être admis.

Reprenons l'histoire des anciens, qui nous retrace successivement les erreurs & les folies humaines, en matière de physique & surtout de chymie. Voyez cet adepte passer sa vie & dissiper sa fortune à la recherche de la pierre philosophale, dans la transmutation des métaux. Il veut absolument convertir son cuivre en or, & dans ses mains *l'or est réduit à rien*. Celui-ci cherche un contre-poison, & il meurt suffoqué sur ses propres fourneaux, qu'il avoit décorés du nom de *philosophiques*; celui-là a composé un *or potable*, un *extrait de perles fines* qu'il vend fort cher, & il vit dans la plus grande misère; cet autre possède un *élixir de longue vie*, & il se laisse mourir à trente ans.

Les médecins arabes ont été des polypharmques depuis Rhazès imbu de sa théorie sur les qualités occultes, jusqu'à Peracelse & Wanhelmont. Riolan, Fernel & Riviere, malgré leurs mérites, entraînés par l'exemple, les ont imités, en prodiguant leurs remèdes galéniques, & en abusant de la chymie par leurs composés & leurs mélanges. Ainsi cette multiplicité

de remèdes, ces composés scientifiques, administrés par des gens plus adonnés aux fastes de la médecine qu'à la vraie doctrine, a souvent tourné contre le bonheur de l'humanité souffrante. On sent bien qu'il est plus aisé de faire plusieurs formules, que de corriger une erreur & de faire une observation différente & meilleure. Ainsi une foule d'antidotes firent la célébrité de leurs auteurs, & l'histoire nous apprend que le siècle des merveilles fut toujours celui de la présomption. Au rapport des plus célèbres médecins, les idées, les recherches & les systèmes accumulés depuis Hippocrate, n'ont presque rien procuré pour les progrès de l'art, si nous en exceptons la doctrine de la circulation du sang dont il a eu la première idée (1), quoi qu'on en dise, celle de la transpiration insensible, & les résultats des découvertes du célèbre Sanctorius, qui resta trente ans assis sur sa balance, pesant journellement tous ses alimens & ses boissons, qu'il varioit & qu'il comparoit en perte avec les excréments de tout genre, y compris les crachats, pour établir ce que nous perdons en général par la transpiration insensible. Il nous a fourni mille observations sur les alimens, & sur la nécessité de ne pas trop s'écouter sur le régime, par des expériences qui n'ont été importunes & pénibles qu'à lui-même. Il a banni les préjugés de ces manières de vivre trop uniformes, en démontrant

(1) *Cùm prohibetur cursus sanguinis alio quidem loco consistit, alio lentius penetrat, alicubi autem citius transit, &c.* Hipp. libro de Flatibus.

qu'un peu d'extraordinaire une ou deux fois par mois, dans les repas, stimuloit les forces digestives; & il a surmonté ceux qui contrarioient trop les penchans & les habitudes.

Les savans du seizième siècle jusqu'à Helmontius & Argenterius, raisonnèrent sur la symmétrie & l'action réciproque des solides & des liquides, ainsi que sur leur dégénération, l'origine & la formation des acrimonies. Sennert publia six volumes *in folio* pour nous donner un traité de médecine systématique. Il finit par obscurcir la matière, & par se perdre dans *ses derniers élémens*. Il n'en fut pas moins admiré pendant les quarante premières années du dix-septième siècle, c'étoit le goût régnant. Les auteurs ont voulu réformer tant de choses défectueuses & superflues, mais, ne sachant quelle route prendre, ils ont donné & substitué de nouvelles erreurs aux rapsodies de ceux qui les avoient précédés.

Vérulanus fut celui qui tâcha de les remettre dans la bonne voie; toutes les fois qu'il trouvoit trop de subtilités dans ces savans, il comparoit leur doctrine à une toile d'araignée. « Vous la voyez, disoit-il: toute digne qu'elle est de votre admiration, rien de plus fragile & de plus cassant. A quoi sert tant d'esprit & de profondeur dans vos raisonnemens, si vous ne pouvez être utiles? » C'est cependant au dix-septième siècle qu'on a vu admirer ces subtilités & rejeter toute autre chose. On admiroit alors, dit de Haën, ce qu'on ne comprenoit pas, & on étoit assez satisfait par là

de rejeter les erreurs des anciens. *Mirabantur quæ non intelligebant, eo modo contenti, quòd veterum defectus abrogarentur.* Tom. 1. Path. pag. 44.

Si l'on oppose les médailles & les éloges donnés avec emphase aux auteurs des découvertes & des systêmes, pour en justifier l'utilité & le fruit, observons ici qu'il est fastidieux de voir tous les témoignages donnés à Sennert par tous les savans de l'Europe; sa famille les fit imprimer & publier pour qu'on sût que celui qui possédoit cet auteur n'avoit besoin d'aucun autre, ayant connu & enseigné tout ce qu'on devoit savoir & tout ce qu'on pouvoit pratiquer. Sennert ignoroit cependant le cowpox & la vaccine.

Les philosophes ont long-temps gémi de tout cela, & heureusement nous avons possédé depuis des médecins dignes de ce nom, qui se sont rapprochés de la doctrine d'Hippocrate, en écoutant la nature, en simplifiant leurs idées, en rejetant ce qui est vain & incertain, en un mot, les préjugés & les systêmes. Tel est leur effet, qu'on a remarqué un goût particulier & une prévention pour quelqu'un d'entr'eux chez tous les peuples, & que par fois les remèdes y font de mode comme les parures. En France, on fait plus : on y édulcore jusqu'au nom des maladies; la fièvre catarrale a été successivement nommée, depuis vingt-cinq ans, la *follette*, la *collette*, la *grippe*, comme la fièvre maligne du Languedoc fut surnommée la *suette*; l'hystérie & la noire mélancolie ne sont que des *vapeurs*. Déjà dans la vaccine, ce que Jenner, Woodville,

Aubert ont nommé une tumeur, n'est qu'un *bouton de rose*; l'inflammation est une *aréole-rosacée*, la cicatrice une *cicatricule*, le pourtour du bouton est *argenté*. Telles sont les expressions douces & favorables dont se servent en France les partisans de la nouvelle méthode (2). En lisant les traités & les analyses dans les journaux, vous iriez baiser la rose & le bouton, c'est charmant : si je n'eusse été médecin-praticien, je m'y ferois mépris; d'autres regretteroient peut-être de ne pouvoir se donner la *vraie* vaccine, ayant eu déjà la petite vérole. Ainsi on doroit autrefois les pilules chez les riches pharmaciens. Les médecins Anglais & le docteur Aubert de retour de Londres, nomment les choses par leur nom, &, tout en flattant la vaccine, ils disent *la tumeur, l'érifipèle, &c.* Comme nous trouvons toute sorte de leçons dans l'histoire de la médecine, je vais en reprendre le fil, avant de traiter le système du jour, basé sur des conjectures, & de faire voir les inconvéniens & l'inutilité de la vaccine qu'on veut établir sur une nouvelle expérience aussi peu constante dans ses effets, qu'incertaine & affligeante dans ses moyens.

Depuis que le grand Newton rétablit en physique l'attraction & le vuide, armés d'une force nouvelle, le goût des Anglais suivoit cet agent naturel; celui des Italiens étoit naguère pour l'électricité; le magnétisme plaisoit aux Allemands; la gymnastique aux

(2) Voyez l'analyse du traité de M. Hufson par la société phylomatique. Bull. des sciences, n.º 50, floréal an 9.

Suiffes ; aux Français un fyftême mêlé de mécanique & de chymie, combattu par Sauvages, Bordeu, Baré, Barthès, Fouquet, & autres célèbres docteurs & professeurs de l'école de Montpellier. Rien, dit-on, de plus commun que les exutoires chez les Chinois, & les ventoufes en Italie : on use fréquemment des cordiaux, & l'on applique communément les vésicatoires en Angleterre ; les Français préfèrent les anti-phlogiftiques, la faignée & les délayans ; les Allemands se purgent avec des draftiques qu'on réferve en France pour les chevaux ; les Rufles prennent des bains à la glace & des bains chauds, & paffent alternativement de l'un dans l'autre. En quoi nous observons qu'il n'en est pas des remèdes comme de la doctrine : chaque pays est à même de les varier, comme les fyftêmes ailleurs, & de les préférer relativement au climat, à la température de l'air, à la constitution, aux mœurs & aux habitudes des hommes.

Les grands moyens indiqués par la nature font le plus souvent fimples comme elle. Gardons-nous d'adopter légèrement ce qui lui répugne, & ce que la raifon défapprouve. En Angleterre, des misérables se livrèrent à la transfufion du fang, moins pour rajeunir, felon le fyftême du jour, que pour de l'argent : ils moururent dans l'épreuve. Ce fait nous étonne ! Un père tendre, un homme éclairé, dont les larmes coulent encore, au rapport du docteur Vaume, s'est laiffé féduire par la nouveauté & quelques bons témoignages : un vaccinier est mandé, celui-ci communique la maladie des vaches à fes deux filles, dont une meurt le 3

ventôse dernier dans les convulsions, & couverte de tumeurs vaccinales. Le remède paroît ici pire que le mal qu'on veut éviter. A l'exemple de Sanctorius, faisons limiter nos expériences, faisons-les à nos risques & à nos dépens, & convenons de nos fautes. Selon ses avis rejetons les systêmes; ne donnons point dans les écarts de l'imagination; ne suivons pas toujours les conseils du médecin, surtout s'il est opiniâtre & téméraire : *fuge medicos & medicamina*. Voyez ce convalescent guérir l'inertie de son estomac en mangeant deux douzaines d'huitres vertes, à l'insu du médecin, qui lui a prescrit la crème au riz & la diète blanche. Ce fut l'hémorragie, qui enseigna l'utilité de la saignée; les fuintemens purulens donnèrent l'idée des exutoires, des vésicatoires & des cautères; la diarrhée & le vomissement donnèrent celle des purgatifs & des émétiques. Il faut donc réfléchir & consulter la nature: l'expérience & un bon jugement indiquent assez ce qu'elle veut, ce qu'elle demande au médecin & au malade. Si nous sommes sourds à sa voix, à ses sollicitations, c'est que l'homme est dominé en santé & en maladie par mille & mille préjugés, grossis par la crédulité, nourris par l'habitude & l'exemple, soutenus par l'amour-propre, se renouvelant comme la tête de l'hydre. Sans doute l'ignorance les enfante & les propage, la prévention les accrédite, & l'on voit des personnes de mérite & des gens d'esprit en être imbus. Que dis-je ? médecins & gens de l'art, nous en sommes souvent les auteurs ou les pères nourriciers.

Les systêmes, la diversité des opinions, les disputes de mots, les assertions hasardées, nos complaisances & le désir affommant de plaire, surtout aux dames, les multiplient chaque jour à l'infini. Les dames ne sont pas aussi étrangères, qu'on fauroit le croire, aux systêmes, aux préjugés & aux découvertes de la médecine; de tout temps elles y ont pris beaucoup de part. Nos petites maîtresses, devenues adeptes & disciples de Mesmer, exigeoient de leurs favoris (nous l'avons vu) d'en être magnétisées & de se laisser magnétiser. On s'en amusa bientôt : le magnétisme n'agissoit que sur ceux qui y croyoient; il n'excitoit ni phlogoses, ni éruptions, ni érisipèles, qui les eussent moins réjouis. Ce fut une dame (myladi Wortley-Montaigu) qui accrédita l'inoculation en Europe: en France elles décideront, malgré nous, quelque temps, du sort de la vaccine.

Les deux extrêmes se touchent. On s'est élevé avec raison contre la surcharge des remèdes, & les meilleurs tombent aujourd'hui dans l'oubli; leur vogue est toujours passagère, & la médecine, qu'on a voulu tant simplifier, ne consistera bientôt qu'à saigner & purger dans toutes les maladies, en justifiant le ridicule dont un poète comique voulut la couvrir; inconvénient qui contraste avec cette savante routine, cette pratique surchargée de formulaires bisarres, de composés risibles, de mélanges destructeurs, qui, de plusieurs bonnes drogues, forment un poison par une décomposition imprévue faite de principes chymiques. C'est à ces

principes qu'on doit le rejet des inutilités & des propriétés imaginaires, tels que l'exclusion de ce fameux crâne humain des anciens.

J'ai dit que nous cédon's facilement, en santé, aux préjugés & à l'habitude, au lieu de consulter la nature & nos besoins. En maladie nous oublions cette sagesse d'Hippocrate & cette bonne doctrine qui tient le milieu entre la barbarie de l'empyrisme & l'orgueil des systèmes. Sans nous en appercevoir nous multiplions nos besoins, & nous tournons contre nous-mêmes des choses, qui seroient utiles avec un peu de discernement. Prenons pour exemple l'abus que nous faisons du tabac journallement : au lieu d'en user sobrement, j'en barbouille & j'en engorge mon nez, par distraction & par habitude. Voyez ce jeune homme sec & fluet, qui abuse de la pipe par ton & par mode, qui fume continuellement dans un climat sec, doux & tempéré, souvent au moment de sa croissance, à quinze ou vingt ans, sans savoir pourquoi : cela l'amuse & le réjouit sans doute, mais il est loin de s'appercevoir du préjudice qu'il cause à son tempérament, en évacuant & en forçant une sécrétion de salive que la nature auroit économisée pour aider la digestion, en la mêlant aux aliments : *digestio incipit in ore*. Cela me chasse la bile, vous dira-t-il : la bile ? elle nous est encore plus utile que la salive ; il ne faut évacuer que celle qui est superflue, dégénérée, hors de ses couloirs, dans le cas de maladie ; & la pipe ne convient qu'aux tempéramens humides, aux personnes chargées d'embonpoint

& de pituite, vivant au bord de la mer, ou sous une température humide.

Mais le voilà qu'il continue ses crachats de salive ; il force cette sécrétion des glandes parotides, des salivaires & des amigdales, suscitée par l'irritation d'une fumée brûlante & active, sans se douter qu'il est impossible que ce soit de la bile qu'il crache, & que cette dernière, contenue dans la vésicule, le *duodenum* & l'estomac, n'est rejetée & ne peut sortir que par le vomissement, la diarrhée, ou, en maladie comme dans la jaunisse, par les voies urinaires.

Combien de préjugés de ce genre & autres ne trouve-t-on pas chez les personnes qui cèdent à l'exemple ? Les bornes de cette dissertation ne me permettent pas de les retracer ; ce seroit la matière d'un bon livre. S'il étoit impartial, écrit avec clarté & précision, il pourroit être utile à tout le monde, surtout à ceux qui, par zèle ou par état, voient de près les malades. On y verroit, sans étonnement, pourquoi il faut changer de linges les malades dans les sueurs symptomatiques, ce qu'il faut éviter, autant qu'on le peut, dans les sueurs critiques. On y liroit que, quand il n'y a pas engouement & turgescence, on avance plus en ne purgeant qu'après la coction & le relâchement, que si l'on avoit donné auparavant des purgatifs réitérés, qui n'auroient fait qu'entretenir l'irritation, l'orgasme, & empêcher la coction qui seule guérit, selon la doctrine d'Hippocrate : *cocta medicari oportet, non cruda*. On y verroit l'abus des saignées de précaution, & dans tous les

temps de la grossesse, déranger sans besoin les fonctions naturelles dans une dame délicate qui, connoissant son état, trouve quelquefois pénible de supporter les sensations qui lui sont propres, & qui dérivent plus souvent de cause nerveuse produite par les affections de l'ame & une vie trop molle, que de pléthore sanguine.

On y verroit l'abus de l'amputation des membres utiles dont on réclame avec raison, & toutes les fois qu'on peut l'éviter, quand la pourriture & la mortification ne les constituent pas un poison pour la vie; on y verroit encore le rejet de plusieurs jambes de bois, appuyé de l'histoire d'un jeune homme préparé, pendant un mois à cinq lieues de Montauban, pour l'amputation de la jambe que le cas grave & compliqué de plaies, de fractures & de carie avoit fait décider. La goutte surprend la main, qui le lendemain auroit coupé & tranché; le blessé, tour-à-tour patient & impatient, consulte de nouveau; il se fait porter à Barèges pour essayer une guérison qui fut confirmée l'année suivante, après un second voyage. On y reformeroit sans doute les préjugés sur l'éducation physique des enfans, presque abandonnés dans leurs maladies, quoiqu'elles exigent plus d'attention & de lumières pour cet âge foible & muet; ceux de leurs nourrices qui continueront de les emmailloter, jusqu'à ce qu'on les aura mises elles-mêmes dans des maillots, afin de leur faire sentir combien est pénible cette position dans le berceau, & pour leur

faire comprendre que l'articulation des genoux veut qu'on les fléchisse un peu. C'est la situation naturelle quand on est couché; l'autre, qui étend les extrémités, est inséparable des maladies graves, & précède toujours la mort.

Je ne citerai point ici ces erreurs du vulgaire, cet empyrisme grossier qui ne préjuge ni ne raisonne, qui dupe par ses *cures incurables*. L'ignorance enfanta la fable mythologique, & la crédulité en déifia les personnages les plus obscurs. Après avoir admiré ce qui est intelligible & beau, l'homme s'empare de tout ce qui est outré & exagéré; il ne s'attache pas assez au doute, qui le ramèneroit aux opinions les plus vraisemblables. Le charlatanisme sera souvent écouté, parce qu'il promet tout; le mal de Naples, selon lui, devoit fuir à l'aspect ou à l'odeur de cet *antidote* qu'il conseilla de tenir en poche.

Lorsque cette maladie parut pour la première fois, les médecins n'osèrent l'aborder, tant elle leur parut affreuse : on sépara les malades qu'on laissoit dans une espèce d'abandon, parce que la timidité des docteurs étoit un scandale pour ceux qui les servoient. On n'osa point, pendant quelque temps, administrer le mercure, qui en est le véritable spécifique, & par un préjugé que la prudence excuse. Aujourd'hui, plus hardis & encouragés par plusieurs découvertes heureuses, & par l'usage interne de certains extraits tels que ceux de ciguë, de douce-amère & autres, nous voulons les étendre & les multiplier. La virulence

est à l'épreuve, on cherche à détruire une maladie par une autre, & on inocule le pus des animaux par zèle & par système, sans en approfondir les inconvéniens & le danger.

On y combattroit victorieusement cette prétention des médecins partisans de la *drogue anglaise*, qui veulent qu'on inocule le vaccin à l'époque de la dentition des enfans, & dans toutes les crises, & qui prétendent qu'en ce temps de douleur & de foiblesse naturelle, le vaccin agit avec plus de douceur, que la dentition s'en fait mieux, que l'âge de trois à six mois est le préférable, & mille autres balivernes. Si nous consultons Hippocrate & les savans médecins qui l'ont imité, nous les trouverons tous d'accord sur la conduite à tenir dans les temps des crises. Il est défendu de troubler la nature par des secours superflus. Nous devons encore être plus attentifs à ne point l'agiter par des choses pernicieuses. La nature, a dit Galien, est un principe actif dans les animaux, qui prévoit & dirige seule leurs opérations. C'est elle qui trouve ou qui se fabrique les voies nouvelles, & fait tout ce qui est nécessaire pour se débarrasser de l'humeur morbifique. Dans la *dentition*, l'enfant est si foible qu'il a de la peine à appuyer ses jambes. La diarrhée, l'insomnie, la dureté & le gonflement des gencives, la douleur des alvéoles, tout contribue à l'inquiéter; & c'est le temps qu'on veut choisir pour lui donner une maladie fâcheuse! Mais, pourquoi rendre encore les enfans victimes de nos préjugés & de notre témérité? On fait que cet âge

est une tourmente pour les enfans, & que les cris réitérés, si souvent pris pour des symptômes de maladie, ne sont que l'expression de la violence momentanée ou d'une crise qui finit par leur être avantageuse. Sans doute, on a mal observé; reprenons nos lunettes, & relisons Hyppocrate & Galien, qui là-dessus sont d'accord pour nous condamner à respecter le travail de la nature, plus essentiel que celui de la tumeur vaccinale, qu'on croit déjà merveilleux. Mais, revenons à l'histoire des découvertes, pour mieux connoître les progrès de l'esprit humain dans une matière aussi importante, & la formation des systêmes ou des préjugés qui en ont accéléré ou arrêté le cours.

Malgré les recherches les plus suivies, les phénomènes électriques étoient encore isolés & trop défunis, pour former un corps partiel de doctrine, quand la présence du docteur Franklin en France, & l'idée de sa sublime théorie, semblèrent fixer l'attention des physiciens sur le fluide électrique. Les médecins en firent l'application à la médecine. On se persuada qu'on devoit tout attendre d'une commotion qui paroît n'épargner aucune partie, que tous les paralytiques alloient marcher ou se mouvoir. Le succès ne répondit pas toujours à l'attente, & cette découverte n'a peut-être pas été assez suivie : on s'est ralenti sans l'abandonner, parce qu'on n'a pas obtenu d'abord tout ce qu'on vouloit.

L'application des aimans artificiels aux maux de dents & dans les affections nerveuses, a eu des succès;

mais leur usage en médecine, renouvelé en France par le favant le Noble, versé dans leur préparation, & dans tous les genres de connoissances relatifs à leur administration, n'a pas été assez suivi pour déterminer définitivement leur forme & leur application. Amusons-nous à ces essais : l'acier ne communique rien de virulent. L'alaitement artificiel des enfans nouveaux-nés a été suivi. il y a douze ou treize ans, & il a réussi à Paris sous les yeux de la ci-devant société de médecine, dont j'étois correspondant, & à laquelle j'avois communiqué le succès de cet alaitement éprouvé dans cette ville par une dame, qui fit nourrir une de ses filles par une vache, à l'éponge & au biberon : circonstance dans laquelle on remarqua que l'enfant étoit malade, toutes les fois qu'on lui donnoit le lait de toute autre vache. On fait de quelle utilité est ce genre d'alaitement pour les enfans qu'une tendre mère est forcée de sévrer trop tôt, pour les enfans trouvés, mais surtout pour les enfans infectés. Eh bien ! on n'a pas même essayé de l'imiter. Ainsi le temps use tout. Nous n'avons pas fait une découverte, que, sans l'approfondir, nous cherchons à en faire d'autres ; légéreté impardonnable dans le sujet important dont il s'agit.

L'inoculation de la petite vérole avoit été combattue par le préjugé, qui déjà avoit cédé à la force de la démonstration & à l'expérience, qui en ont prouvé & garanti l'utilité & l'avantage. Elle n'avoit plus d'antagonistes, après tant d'obstacles surmontés, de systèmes abattus, de bonnes preuves recueillies,

quand, tout-à-coup, ses meilleurs amis l'abandonnent. La voila culbutée, mise à l'écart & réformée, pour lui substituer une maladie de la vache, inconnue dans ces climats, & pour pratiquer avec le virus de la bête une inoculation qui produit une tumeur circonscrite, neutralise, selon plusieurs vacciniers, tout virus variolique, & change, selon d'autres, notre organisation. Les savans & les amateurs qui ont déjà lu les rapports qui ont été faits sur cette nouvelle découverte, ont sans doute apprécié ses effets curieux, le génie & le zèle de ses auteurs. Ils sauront observer les symptômes de la vaccine, & en redouter les accidens & les suites.

L'ouvrage qui a pour titre : *Rapport sur la vaccine, par A. Aubert, docteur en médecine*, est écrit avec un ton de vérité, de clarté & de précision, propres à donner la conviction, & à inspirer la confiance. L'auteur, après avoir développé les avantages de la vaccine, nous assure que le pus de la vache ne nous garantit point de la petite vérole en neutralisant le virus de cette contagion, mais par un changement produit dans notre organisation (système nouveau) : en quoi il n'est pas d'accord avec d'autres vacciniers, sur la manière d'agir du virus vaccinal. Il cite en effet les cas éprouvés de l'action simultanée du virus vaccinal & du virus variolique, inoculés dans les mêmes sujets.

La vaccine peut être capable de nous fournir des observations précieuses & curieuses, d'étendre nos vues & nos lumières, relativement à l'action de ce

virus & de plusieurs autres connus & à connoître ; sur l'économie animale : autrement elle fera plus de mal que de bien aux inoculés. Jusqu'à présent les virus n'ont pas paru se détruire & se neutraliser dans le corps humain, puisque nous rencontrons souvent leur amalgame dans les maladies chroniques, telles que la maladie vénérienne, les dartres, le scorbut, les écrouelles & autres, réunies dans le même sujet. Ainsi ce seroit déjà une grande découverte & une excellente observation que celles qui constateroient, contre le sentiment d'Aubert & les expériences faites, que le vaccin neutralise le virus variolique, comme l'ont prétendu plusieurs vacciniers. Quoi qu'on en dise, la vaccine n'est pas sans inconvéniens & sans danger, & j'observe que ses partisans exagèrent les dangers de l'inoculation de la petite vérole, pour amoindrir ceux de la vaccine ; tandis qu'avant le *vaccin*, ils ont démontré en toute occasion, à qui a voulu l'entendre, que l'inoculation ordinaire de la petite vérole étoit sans danger & peu susceptible d'inconvéniens.

N'ayant jamais eu à m'en plaindre, & l'ayant pratiquée depuis vingt-quatre ans, selon la méthode de Camper, auteur couronné par l'academie des sciences de Toulouse, bravant, ainsi qu'il le faut & d'après ses conseils, le préjugé de la préparation dans les enfans sains & bien constitués, je ne saurois lui préférer un antidote qui, selon tous les vacciniers & tous les rapports, peut être *vrai* ou *faux*, qui parfois a trois sortes d'éruptions, selon Jenner, Woodville, Aubert, savoir,

la scarlatine, l'ortiée, la pustuleuse; qui se termine dans quelques circonstances par une éruption générale, d'après les mêmes auteurs, qui donne la fièvre; qui cause des phlogoses rosacées, c'est-à-dire érysipélateuses, &, dans certains cas, un érysiপে au bras : que dis-je ? une fièvre accidentelle, indépendante de la vaccinale proprement dite ; finalement, qui laisse des marques considérables & ineffaçables au bras, dans l'endroit de l'insertion, où la tumeur dure au moins vingt-huit jours. Quoi donc, après s'être captivé un mois & avoir éprouvé des souffrances, (car enfin les vacciniers ont beau dire, les phlogoses & les inflammations, peu sensibles aux médecins, n'amuse pas les malades) ces derniers iront acquérir des incertitudes sur le vrai ou sur le faux de leurs vaccines, & renouveler l'opération, s'il le faut, pour les détruire, au hasard d'y réussir encore ? Ce seroit bon tout au plus, si ce n'étoit point une maladie dont on n'a pas, à coup sûr, prévu & éprouvé encore tous les accidens. Mais c'est pire que l'inoculation ordinaire, qui ne laisse aux inoculés ni doutes, ni craintes, ni marques au bras.

Pour encourager, on nous dit que le nouveau virus agit en changeant notre organisation ; mais d'abord on convient que sa nature est inconnue ; & puis, si nous sommes contents de notre organisation, nous devons lui préférer le virus variolique, qui ne la change point. On a reconnu jusqu'à présent qu'il ne mouroit de l'inoculation de la petite vérole qu'un
inoculé

inoculé sur trois ou quatre mille. Dimfdale, célèbre médecin, démontra en Allemagne par les tables les plus exactes, & d'après les registres publics, que c'est un seul sur quatre mille six cent soixante-dix-neuf. S'il faut s'en rapporter à la voix publique & aux accidens de ce genre survenus dans la vaccination, elle est beaucoup moins favorable. Le C.^{en} Tarbès chirurgien, qui a écrit en faveur de la vaccine à Toulouse, & qui propage cette méthode, déclare franchement qu'il est mort deux envaccinés dans cette ville. On se persuade bien, sans qu'il le dise, que c'est sur un petit nombre d'envaccinés, puisqu'il en mourut un les premiers mois de cette nouvelle pratique. L'on peut mourir, & l'on meurt, sans doute, envacciné, inoculé, sans vaccine & sans variole. Rien n'est plus perfide que la mort, qui nous surprend quelquefois contre toute attente. On croira facilement que l'un de ces envaccinés, un enfant, a préféré mourir en allant se gorger de bonbons chez sa bonne maman, que de la maladie. Bientôt on opposera que tel défunt envacciné avoit le sang gâté, quoiqu'on n'ait point ordinairement la mal-adresse d'envacciner des sujets douteux pour propager la vaccine. N'est-elle point d'ailleurs favorable à toutes les crises, à plusieurs maladies, & même à la cacochymie, selon Lhornton & autres qui veulent qu'on envaccine sans égard & sans examen ? Si le rapport qu'on a fait au C.^{en} Tarbès & aux gens de l'art, sur quelques bonbons, est fidèle, c'est à la philanthropie à dresser un acte d'accusation

contre la marchande bonbonnière ou le confiseur, car les bonbons doivent réjouir les enfans, à Toulouse comme ailleurs, & non pas les faire mourir.

Les partisans de la vaccine opposent la contagion, toutes les fois qu'on leur cite des envaccinés qui ont eu la petite vérole le quinzième jour de l'opération, c'est-à-dire, après son travail & l'époque décidée de la vertu spécifique; ils l'opposent même à ceux qui l'ont eue plus tard. Quels essais fait-on donc, & quelle imprévoyance de laisser communiquer les premiers? Quant aux derniers, comment se peut-il que le virus-vaccin ait neutralisé le virus variolique, ou qu'à défaut de neutralisation, selon le docteur Aubert, le vaccin ait changé l'organisation de l'homme envacciné, & que, nonobstant de si sublimes découvertes & de si bonnes opérations, le virus variolique exerce son pouvoir? Ils peuvent agir & ils agissent, nous dit-on, simultanément dans le corps de l'homme, si le travail de la vaccine n'a pas ôté la susceptibilité à le prendre & à le laisser agir. Mais encore, après ce travail, comment & pourquoi a-t-il agi? c'est qu'on n'avoit pas eu la *vraie vaccine*. Les auteurs de la vaccine en Angleterre, & quelques-uns de ses partisans en France, conviennent des accidens qu'elle traîne après elle, ou qui l'accompagnent, disent-ils, rarement. Tout est arrangé & colorié de manière à en conclure toujours de la supériorité de la vaccine sur l'inoculation de la petite vérole: la raison de cette supériorité n'est pas l'absence du danger, une moindre souffrance; c'est

la possibilité qu'elle offre selon eux de détruire la petite vérole en Europe. Il n'y a que les subalternes qui disent que la vaccine n'est pas une maladie : assurément ses auteurs la caractérisent assez, comme on le verra bientôt. La petite vérole artificielle est toujours vraie ; son virus est connu depuis huit siècles, & l'inoculation l'est en France depuis cinquante années. Plusieurs variolés n'ont point eu autant de mal que les plus belles vaccines. Rien de plus subtil & de plus aisé à communiquer que ce virus : c'est une piqûre à l'épiderme, dont on a peine à retrouver la trace quand on l'a faite. Elle garantit, par une expérience consommée, des accidens, des cicatrices & des marques ; celle du bras même est peu sensible à l'endroit de l'insertion, qui n'a été remarquable que quand la mal-adresse a appuyé sur une incision qui doit être superficielle. Il n'en est pas de même dans la vaccination, la marque est considérable : aussi-bien ce seroit un abus de croire au *bouton argenté* ; ici, c'est une tumeur.

Si nous eussions été plus prudents, plus sages & moins enthousiastes, nous aurions continué, comme à l'ordinaire, d'inoculer la petite vérole. On l'inocule journellement encore à Londres, à Vienne, &c. Nous aurions laissé faire aux médecins & physiciens anglais leurs expériences virulentes, & nous n'aurions provoqué ces inventeurs téméraires, qui ont soutenu jadis assez long-temps la transfusion du sang, à venir les faire sur nos femmes & sur nos enfans, que quand il n'y auroit plus eu de craintes ni de doutes.

Déjà le virus vaccinal a été inoculé à des chiens. Il en résulte, dit le docteur Odier de Genève, *une espèce de gourme* qu'on appelle *maladie des chiens*. « Ne pourroit-on pas, écrivoit un autre partisan de cette opération, tenter d'envacciner les chevaux, pour les garantir de la morve & d'autres affections. » Ce seroit, selon Jenner, renvoyer le virus à sa source. On parle d'envacciner les moutons : déjà l'épreuve en a été faite. quelle analogie, quels rapports y a-t-il donc entre les maladies de ces animaux ? L'anatomie comparée a fourni quelques connoissances, mais rien n'en a établi l'identité ; le vaccin mord, irrite & enflamme l'animal qui le reçoit, comme feroient d'autres pus & d'autres virus, si nous en exceptons quelques particularités dignes des curieux & des naturalistes, voilà tout. Si notre imagination s'exalte, ce fera bientôt en France l'agent & l'antidote universel. Jamais on ne vit un enthousiasme si marquant, si ce ne fut un instant peut-être pour le magnétisme, qui déjà avoit enfanté le somnambulisme & les prédictions des aveugles endormis, qui cependant étoient bien éveillés. D'où vient donc qu'en Angleterre & en Allemagne aucune faculté, aucun corps célèbre de médecine n'a rien dit, ni publié, depuis trois ans sur la vaccine ? La faculté d'Edimbourg en Ecoffe, par exemple, & d'autres célèbres universités en Allemagne eussent dû en parler s'avamment : c'est sans doute qu'elles n'ont rien de bon & de positif à nous dire. Ce fut la ci-devant société de médecine qui, réunissant l'opinion des diffé-

rens corps, & de ses associés & correspondans, renversa le magnétisme-animal par un rapport & une dissertation que je reçus par la correspondance. On cite dans ce rapport une infinité d'accidens qu'on a connus trop tard, & il y est démontré que ce prestige nuisoit encore, en éloignant des remèdes ordinaires les malades, tout comme la vaccine éloigne de la véritable inoculation. Les grands corps de médecine ayant été détruits ou appauvris en France, quoiqu'il existe encore des savans & des professeurs célèbres à Paris, à Montpellier & ailleurs, nous sommes presque sans régulateur & sans doctrine; ou du moins elle semble confinée dans les écoles & dans les bibliothèques. En attendant que la vaccination soit renversée, ou que la vaccine se détruise elle-même par sa bisarrerie &, s'il est permis de le dire, par sa propre iniquité, les médecins feront partagés sur la supériorité des deux inoculations, s'ils ne le sont pas sur les accidens ou les bons effets de la vaccination, comme paroissent l'être les vacciniers eux-mêmes. Mon opinion est qu'il faut prendre le parti le plus sûr, quand il s'agit de la santé & de la vie: & je ne redoute pas plus la petite vérole artificielle, que les docteurs Jenner, Woodville & Aubert ne craignent la vaccine. Quel est celui d'entre nous qui doute que les expériences sur le corps humain ne soient dangereuses, qu'il faut en user avec sagesse & ménagement? *in corpore humano ea experiri quæ non sunt experientiâ comprobata, non est citrà periculum.* Com. in I Hip. aph. La vaccination n'est point à craindre, me dira-t-on;

elle a été assez éprouvée pour avoir la préférence sur l'inoculation de la petite vérole : ce n'est point une maladie. J'en doute ; oui, j'en doute, parce que sa matière est un venin qui a déjà causé des accidens aux uns, & des souffrances, présumées inutiles, aux autres. D'ailleurs la médecine clinique est toujours plus ou moins conjecturale, & la prudence est un de ses plus beaux attributs.

Quelle que soit mon opinion sur la vaccine, je ne faurois, je le répète, qu'admirer le génie & le zèle de son auteur, ainsi que les bonnes intentions de ceux qui croient de bonne foi cette découverte intéressante, & qui font des expériences & des recherches pour en constater l'utilité. En médecine, il ne faut rien dédaigner de ce qui peut être plus utile. La vaccine est déjà honorée d'assez de suffrages pour faire époque & mériter l'attention des gens de l'art, n'importe la diversité des opinions. Dans la préface de son histoire naturelle, Plinè nous assure qu'il est toujours glorieux de tenter de grandes choses, parce qu'on tient quelque compte à ceux même qui ne réussissent point, des efforts qu'ils ont faits pour en venir à bout. Je m'attends bien que les partisans zélés de cette découverte ne blâmeront pas les miens. Eh ! pourquoi le feroient-ils ? à Londres on envaccine, & on inocule. En Allemagne, l'on doit avoir observé que la vaccine est contagieuse, puisque nous lisons dans le journal des débats du 7 messidor an 9 : que la gazette de la cour de Vienne annonce qu'une ordonnance renouvelle à Vienne un ancien

règlement concernant l'inoculation de la petite vérole, qu'on ne peut pratiquer que dans les faubourgs, & que la défense d'inoculer dans la ville s'étend aussi sur la vaccine. Si les médecins allemands & les autorités n'avoient pas considéré la vaccine comme contagieuse, elle eût été exempte du règlement.

Les partisans de la vaccination voudroient faire croire au rejet de l'inoculation ordinaire ; pourquoi induire à erreur, comme l'a fait le docteur Lhornton par un éloge révoltant de la vaccine, ceux qui eussent pu profiter de la véritable inoculation, la seule admissible & bénigne, celle du virus variolique, dont la propriété préservatrice n'est pas contestée ? On auroit de la peine à concevoir autant d'exaltation & de prévention dans l'esprit d'un médecin, s'il n'avoit des imitateurs, & si l'on n'en avoit les preuves sous les yeux. Il ose défigurer tous les faits favorables à la petite vérole artificielle, pour faire de la vaccine une idole fragile, sur laquelle doit tomber tout le ridicule de la chose, des propositions vaines & des assertions hasardées. « La petite vérole artificielle, suivant lui, est une maladie pénible, alarmante, dangereuse : *la vaccine est toujours sans danger, sans affection inquiétante ; il n'en est mort aucun individu.* » Cet article-là est faux, je le prouverai. « La petite vérole propage la contagion : *la vaccine ne se communique jamais.* » M. Woodville assure que la vaccine est contagieuse dans le cas de ses éruptions & autres qu'il cite. Je le prouverai aussi, en rapportant ce qu'il en dit ;


l'article cité d'Allemagne semble le confirmer: « elle »
 » ôte en nous la faculté de contracter la petite
 » vérole. » J'en doute. « Il est probable que , par
 » le fait seul de la vaccination , la petite vérole
 » disparaîtra de l'Europe , comme la peste & la
 » lèpre. » Jusqu'à présent on n'avoit pas comparé
 cette maladie à la peste & à la lèpre , ni conçu
 des idées aussi chimériques. « La petite vérole arti-
 » ficielle ne met point à l'abri de la confluence des
 » boutons; elle laisse des cicatrices & des difformités.»
 Je donnerai des preuves du contraire jusqu'à l'évi-
 dence. « La petite vérole inoculée peut exciter &
 » mettre en activité , dans les personnes qui y sont
 » disposées , les scrophules & autres maladies qui
 » viennent à la suite : *la vaccine n'est cause prédis-*
 » *posante pour aucune maladie ; on l'a vue au contraire*
 » *opérer des changemens avantageux dans la consti-*
 » *tution de quelques individus cacochymes , & détruire*
 » *même des dispositions malades & constitutionnelles.»*
 Reproche mal fondé , fait à l'inoculation ordinaire ;
 ainsi furent enfantés autrefois ces systèmes , ces vertus
 imaginaires , & ces prétentions ridicules , démentis
 par l'expérience. « La première n'a pas une marche
 » assurée , les déviations en sont fréquentes , & l'on
 » ne peut prévoir avec certitude , ni le moment , ni le
 » degré de la maladie. » Quelles imputations ! « *La*
 » *seconde a une marche tellement régulière , que son*
 » *uniformité peut être regardée comme un des plus*
 » *grands avantages de la vaccination.»* Quelle pré-
 dilection

dilection aveugle ! J'invite le lecteur à faire attention à ce dernier article, il sera convaincu par les rapports même de Jenner, Woodville, Wacfel, Aubert, que jamais maladie ne fut plus irrégulière, moins uniforme & plus bizarre que la vaccine. « La première ne peut » être donnée, sans danger, à l'époque de la grossesse, » à celle de la dentition, & dans beaucoup d'autres cas ; » la seconde se donne dans tous les temps, & il n'y » a aucune circonstance de la vie, qui puisse la contre- » indiquer. » Les inoculateurs Dimisdale, Camper & autres, ont démontré que la première peut être pratiquée pendant la grossesse. Quant aux crises & aux maladies, mon opinion est de les éviter : & il faut être enthousiaste pour admettre le dernier article, que la vaccine peut tout guérir, & ne peut jamais nuire. Le médecin Hufson, répondant aux objections faites contre la vaccine, dit qu'il ne faut pas concevoir, mais voir. Hé bien, j'y consens : & , pour éviter d'être contredit, je raisonnerai d'après les rapports des praticiens-vacciniers eux-mêmes, ainsi que sur les objections qu'on leur a faites, & les accidens survenus & publiés par les docteurs Vaume, Dufay & autres, qu'on ne peut contredire.

Ce que j'ai dit, j'ai bien voulu le dire. Ainsi, tandis que le génie s'efforce d'anéantir une cruelle maladie & la plus commune, j'ai osé rappeler de vieilles erreurs, ce qui a fait le détriment de la science, ce qui s'oppose aux progrès de l'art de guérir, en deux mots, les préjugés & les systèmes. Je ne l'ai point fait sans avoir

réfléchi combien il est pénible & dangereux d'affronter la nouveauté, de contredire des personnes de mérite distinguées par leur savoir, & au hafard d'être moi-même accusé de prévention & de préjugé. La vérité fortira peut-être du choc des opinions : du moins dans cette lutte les faits seront réduits à leur juste valeur. Je vais en rétablir d'incontestables, & mettre le lecteur à portée de décider par l'expérience & les aveux des médecins les plus prononcés en faveur de la vaccination, &, pour ainsi dire, d'après ses propres auteurs, si la vaccine n'est pas une pratique incertaine, dangereuse & inférieure à la petite vérole artificielle.

C'est aux gens de l'art & aux personnes instruites à en décider, car on va voir que souvent ses partisans ne sont pas d'accord. Eh ! comment pourroient-ils l'être dans une matière qu'ils avouent nous être si peu connue, telle que l'action des miasmes, & celle d'un nouveau virus.



AVANTAGES

DE LA PETITE VÉROLE ARTIFICIELLE,

ET

PARALLÈLE

QUI prouve sa supériorité sur la vaccine,
& qui en motive les dangers & le rejet,
d'après les faits & les rapports les plus
authentiques.

J'AI combattu les préjugés & les systêmes. Je vais montrer dans sa nudité la *vaccine*, pour dévoiler les formes & les vices de cette nouvelle chimère qu'ils ont enfantée. On va voir le travail merveilleux qu'on lui suppose, la fausse vertu dont on la pare, le fard qu'on lui prodigue, la couleur de rose à base argentine qui rend son tableau grotesque & ridicule. C'est aujourd'hui une fleur à examiner, avant de la porter à la bouche, demain ce sera une plante vénéneuse à rejeter.

Quelque doux & apprivoisé que paroisse un animal du genre féroce, il mord souvent l'homme qui le caresse, & blesse celui qui l'emmusèle : prenez garde de vous familiariser avec lui, avant de le bien connoître. Je ne crois pas qu'en inoculant dans l'homme le pus de la vache, on inocule le poil de la bête ; mais

il est constant que ce virus irrite & enflamme. Rien n'est plus incertain que la prétendue vertu spécifique vaccinale, dont il ne donne & ne laisse aucune garantie suffisante. Déjà il a causé de nombreux accidens, & il est possible, d'après ses effets irréguliers, que son action sur le corps humain n'ait point encore montré toute sa puissance & tous les résultats de son développement. Si le fait est probable, il faut le prévenir. Pour être à même de juger ce que c'est que le vaccin & la vaccine, allons puiser le premier à sa source : examinons l'autre, d'après les observations publiées par quelques médecins anglais, partisans de la vaccination. Je donnerai souvent l'extrait littéral du rapport sur la vaccine par le docteur Aubert, de retour de Londres, portant des instructions & des renseignemens sur cette maladie. Ce médecin, qui a été en Angleterre pour pratiquer la vaccine, dit que son traité sur cette maladie (3) est la réponse aux questions rédigées par les commissaires de l'école de médecine de Paris. Il ne paroît pas qu'il ait été encore rien publié sur la vaccination par l'école de médecine, d'où émanèrent les questions auxquelles le docteur Aubert prétend avoir répondu. En général, ce que les auteurs anglais & le médecin Aubert disent de fâcheux sur la vaccine, doit être si peu suspecté, qu'ils montrent pour elle une faveur & une prédilection capables de faire oublier le mérite de leurs ouvrages, & d'en défigurer le ton

(3) Rapport sur la vaccine, ou traité sur cette maladie, par A. Aubert, docteur en médecine. (Paris, an IX.)

de modestie qui y règne. Ils paroissent cependant vouloir nous dire le fort & le foible sur tout ce qui a été observé dans les cas cités par MM. Jenner, Woodville (4), Wacsel & autres. Le docteur Aubert nous retrace tous les signes connus jusqu'ici de la vaccine, dont il distingue les symptomes *essentiels*, *concomitans* & *accidentels*. Il n'a garde d'avancer qu'elle ne soit pas une maladie; mais assez souvent, après en avoir caractérisé la gravité, il voudroit qu'elle fût bénigne. Lorsque le mal est plus réel, il en accuse le vent & la poussière, la lancette & sa rouille, la légitimité du vaccin ou sa bâtardise. Ici, la matière n'étoit point limpide; là, elle étoit purulente & jaunâtre: il la rejette, si elle *oxide* l'instrument: elle réussit mal, transmise par un fil; il faut la prendre à jour & heure préfix, & ne pas y manquer. Ce jour varie au gré de ses auteurs, soit Jenner & Pearson, soit Aubert lui-même. Le lecteur jugera bientôt des distinctions & des embarras que nécessite & que cause cette nouvelle & virulente méthode, les incertitudes & les craintes qu'elle laisse, les accidens *rare*s ou fréquens qu'elle provoque, ce que la vaccination fait souffrir, le bien & le mal qu'elle peut produire, ce que la vaccine signifie, finalement ce qu'elle vaut. Souvent cet auteur s'en réfère aux observations de plusieurs médecins, qui ont suivi les hôpitaux avec lui: quelquefois aussi il combat leurs opinions. Il cite tous les cas éprouvés de la vaccine, & en rappelant des

(4) Observations on the cowpox.

hypothèses auxquelles il est permis de ne pas se référer. Je rapporterai exactement tout ce qu'on a dit de plus essentiel, en indiquant les pages, afin qu'en lisant les observations & les divers parallèles, il soit facile de faire la comparaison des avantages & des inconvéniens des deux inoculations. Il ne faudroit point que les partisans de la vaccination m'accusassent de vouloir inspirer des craintes, après avoir donné un aperçu des erreurs de tous les temps & de la foiblesse de nos moyens, non : les personnes déjà envaccinées sont quittes de leur essai, il ne peut leur rester que des doutes qu'elles peuvent rejeter : mes réflexions ne diminueront en rien le mérite de leur dévouement. Celles qui ne savent quel parti prendre, auront la satisfaction de se décider par elles-mêmes, & sauront ce qu'elles vont faire. Mon intention n'est point de donner des regrets, ni de blâmer ceux qui, par humanité, ont cru & croient devoir multiplier leurs expériences dans la nouvelle pratique. Il m'est permis de confirmer aux autres que le parti le plus sage & le plus sûr en médecine, pour garantir des ravages de la petite vérole naturelle, est l'inoculation ordinaire & connue du virus qui lui est propre. Cela est si véritable, que, selon Aubert, page 21 de son traité, « il est quelquefois difficile de déterminer la réussite » de l'inoculation de la vaccine, lorsque la tumeur » ne présente pas tous les traits qui la caractérisent; » déviations, dit-il, très-rares chez les enfans qui » n'ont pas passé l'âge d'un an, doués d'une bonne

» fanté. » La restriction ne va qu'à une année, & les traits dont il parle sont fort nombreux; j'en désigne une partie.

Commençons par montrer les dangers de la petite vérole naturelle, confluente & irrégulière, & la nécessité de l'inoculation du virus variolique qui les prévient, & qui donne la certitude d'une petite vérole artificielle, presque toujours bénigne. Pour le prouver, cet article sera terminé par le parallèle de la petite vérole naturelle & de la petite vérole artificielle. Je traiterai ensuite du cowpox & de la vaccine, en admettant les observations de ses propres auteurs & de ses partisans, qu'on ne peut contester ni révoquer en doute. Je citerai ce qu'ils en ont dit de plus intéressant pour & contre, en y mêlant quelques objections & des réflexions. Je terminerai par un second parallèle de la petite vérole artificielle & de la vaccine. Comme la discussion règne sur la virulence, examinons d'abord ce que c'est ou ce qu'on entend par virus, afin de mettre tout le monde à portée de juger la question de la supériorité de l'une ou de l'autre inoculation.

DU VIRUS EN GÉNÉRAL.

Les partisans de la vaccine assurent que la matière dont ils se servent pour envacciner, soit qu'ils la tiennent immédiatement de la vache, soit qu'ils la prennent sur le bouton de la tumeur vaccinale, est un virus. On le nomme virus vaccinal, ou le vaccin. Selon les docteurs Jenner, Woodville & Aubert, les ulcères souvent phagédéniques, survenus aux vaches laitières

par le frottement réitéré de la main des domestiques qui soignent des chevaux malades des *eaux aux jambes*, c'est-à-dire attequés du javart, (en patois, *las grappos*) & dont la mal-propreté des valets a communiqué le vice, produisent un pus dont on n'a adouci que le mot dans notre langue, & qu'on connoît par VACCIN. On nomme vaccine la maladie qu'il cause; en Angleterre, c'est le cowpox, découvert depuis trois ou quatre ans; d'autres veulent qu'il y en ait plus de quarante. Qu'entend-on par virus, puisque tous les partisans de la vaccine qualifient ainsi le vaccin? Le mot *viru* en latin est indéclinable; il signifie poison, venin. Le virus est réputé en médecine une matière de qualité maligne, pernicieuse, venimeuse, ennemie de la nature: tels sont, le virus syphillitique, ceux des écrouelles, de la lèpre, de la rage, le venin des serpens, celui de la tarentule, le pus contagieux & corrosif des ulcères. Toute considération étrangère à part, & sans préjugé, quel est le physicien qui, forcé de se donner la petite vérole pour éviter de l'avoir épidémique, c'est-à-dire de hasarder de l'avoir fâcheuse, ne préférera point s'inoculer son propre virus, le *variolique*, ayant la faculté de le connoître, ainsi que sa marche & ses effets bénignes par artifice, que de s'allier avec la matière purulente des ulcères? Le docteur Aubert dit dans son traité, p. 2, en parlant du cowpox: « que les pustules d'une teinte livide & bleuâtre, sont des tumeurs sur le pis de la vache, qui dégénèrent aisément en ulcères phagédéniques. »

Nous

Nous ne connoissons que deux moyens de guérir les maladies, qui ont pour cause un virus. Le premier est de les détruire; le second est de les empêcher d'agir. Croyez-vous que cela se puisse par un mécanisme? Voyez-donc la nature opprimée agir avec force dans la rage pour expulser le venin: l'animal sue, il vomit, il have sans cesse. Jamais on n'eut plus de besoin de délayans; l'hydrophobe cherche, par toute sorte d'artifices, à vaincre la répugnance qu'il éprouve à boire, & pour tout ce qui est liquide, comme si la nature lui en dictoit la nécessité, alors même qu'il n'en a plus les moyens, parce que le venin a tout dérangé, & que l'obstacle est invincible. D'un autre côté, la plaie se rouvre, elle suppure & rend une sanie virulente: on diroit que la force des virus dépend d'une adhésion ou d'une attraction mutuelle des molécules qui sont dans le contact, & qui tendent réciproquement les unes vers les autres, ce qui est une véritable action accompagnée d'une réaction mutuelle, selon M. Hamberger & les réflexions de Sauvages. Cette action & cette réaction sont très-sensibles de la part du virus-vaccin, car l'on verra que c'est par cette action & cette réaction sur le système général, que le docteur Aubert explique les symptômes *essentiels, concomitans & accidentels* de la vaccine. Que dis-je? c'est à cette même *réaction* qu'il rapporte sa propriété prétendue spécifique. Qu'est-ce donc qu'un virus? un venin, une chose pernicieuse à nos humeurs, qui étouffe le principe de vie, que la nature voudroit rejeter, mais qui, selon

les circonstances, lui résiste plus ou moins. Il faudroit s'étonner si le vaccin faisoit mourir tous les envaccinés qui le reçoivent. L'action & la réaction prouvée par Hamberger, sont sans doute relatives au concours de circonstances qui développent sa force & les moyens. Cette force se trouve autant confirmée par les sensations que ces circonstances font éprouver, & par les phénomènes qu'elles produisent, que par la raison, qui me dit que, si c'est un système, nous pouvons nous en servir pour aider nos conceptions, avec d'autant plus de facilité que c'est le sentiment des vacciniens les plus instruits, qui expliquent leur *système* par ce système. Il ne faut pas être si surpris de voir des vaccines bénignes; le venin a été plus ou moins subtil, suivant les dispositions du sujet, selon qu'il a plus ou moins pénétré & mis en jeu cette action & cette réaction. Que peut la morsure de la vipère, quand l'humeur vénéneuse de la vésicule exprimée & poussée sous la dent de ce serpent, se trouve absorbée par un bas de laine? Elle n'a pas plus d'action que le virus vaccinal absorbé par un *atome de poussière* ou par *la rouille de l'instrument*, ce qui, selon le D. Aubert, suffit pour annuler son action & son travail.

Combien de fois n'a-t-on pas eu occasion en médecine de réfléchir sur cette action des poisons qui ont agi selon leur quantité, leur force & les dispositions des sujets qui y ont été soumis, & selon encore la manière dont ils l'ont reçu? Valisneri, rassuré par Rhedi, goûte le venin de la vipère, dont il a recueilli

plus d'une once dans un verre. Il répète toutes les expériences de ce naturaliste, qu'il trouve conformes à la vérité, & il nous apprend que cette liqueur a la couleur & le goût de l'huile d'amandes douces. Demandons aux partisans de la vaccine pourquoi ce venin transmis à la bouche n'agit pas, & d'où vient qu'il tue si promptement par la morsure & son introduction à la peau ? Il faut croire que les plus zélés tâteront un jour le vaccin à jour, lieu & heure préfix, ayant soin de les varier pour nous éclaircir quelques doutes.

On a fait quelques essais sur les virus, & l'on a reconnu que le pus variolique infusé dans de la bière, & tel que le donna à son fils un laboureur du duché de Brunswick, cause une petite vérole des plus fâcheuses. Quelle différence dans leur manière d'agir ? A Marseille on observa, lors de la contagion de la peste, que les chiens qui léchoient les plaies des pestiférés, ou qui se nourrissoient de leurs ordures, n'étoient point infectés de la maladie, tandis que, communiquée par l'insertion, elle les faisoit mourir dans le moment même. L'insertion au contraire du virus variolique, beaucoup inférieur au miasme pestilentiel, pour la malignité, est toujours favorable par cet artifice. Dans la maladie des bœufs, on essaya de communiquer la contagion à ces animaux par un breuvage, dans lequel on mêloit le lait & le sang de ceux qui en étoient infectés. Les essais furent faits de même avec de la matière purulente sortant des naseaux de ceux qui étoient attaqués, sans que la maladie pût leur être communiquée.

Dans un amphithéâtre d'anatomie, à Toulouse, un jeune chirurgien, disséquant un cadavre, laissa tomber par mégarde son scalpel, & fut blessé légèrement au pied. Cette blessure, regardée comme de peu de conséquence, ne laissa point de s'envenimer; malgré les secours & les soins de la bonne chirurgie de cette ville, la plaie irritée par le venin émané du cadavre, & qui avoit passé dans le sang, devint pire. Le blessé mourut bientôt. Ceux qui connoissent ce fait, & qui ont pu le voir, il y a environ trente ans, peuvent l'attester, s'il est révoqué en doute & qu'on ne veuille pas en croire Galien qui certifioit, de son temps, que la matière des humeurs corrompues, dans les animaux & dans le cadavre, est capable de nous faire mourir, transmise même en petité quantité : *In animalibus corruptio aliqua nasci potest tanta, ut veneni tum qualitatem, tum vires aquet, &c.* Lib. 6. de loc. aff. cap. 5.

Eugalenus avoit voulu persuader que la plûpart des maladies participoient du scorbut; de sorte qu'il se forma une secte parmi les médecins, qui supposoit que nous étions tous affectés du virus scorbutique. Un célèbre praticien observe que Lind s'éleva contre cette erreur. Cette dernière affection, comparée avec le mal vénérien, présente une singularité bien remarquable : les deux maladies sont accompagnées de plusieurs symptomes qui diffèrent peu entre eux, comme il est aisé de l'appercevoir. Cependant le mercure, qui nuiroit essentiellement dans la première maladie,

est le spécifique par excellence de la seconde.

Si les partisans de la vaccine continuent de prétendre que le virus de la vache bonifie notre sang, ils nous expliqueront comment les autres virus l'altèrent si fort. Aucun médecin n'ignore que le mal vénérien peut rester caché dans le corps humain vingt, & même trente ans, sans que son virus agisse & se développe : ce qui est conforme à l'observation, qui nous en a fourni plusieurs exemples.

Il est aussi avéré en médecine, que le virus scrophuleux peut rester long-temps caché comme les autres, & se joindre, en se développant, à d'autres maladies; de là naissent les complications les plus obscures & les plus difficiles à guérir. Je défie les partisans du virus vaccinal de déterminer avec certitude, ce que le mélange du vaccin avec nos humeurs peut produire, même après le travail de la vaccine. Si les écrouelles sont un rejetton de la maladie vénérienne, comme on le croit communément, ou si c'est l'effet d'une production nouvelle, qui tire son origine des corps ci-devant affectés des autres virus, pourquoi n'auroit-on pas à redouter de nouveaux mélanges & de nouvelles complications, par l'insertion du pus de la bête? Ce qui prouve quelque analogie entre le virus des scrophules & le mal vénérien, c'est que les préparations mercurielles & les sudorifiques, qui passent avec raison pour les spécifiques de la dernière maladie, sont les remèdes employés avec le plus de succès, dans la première : je dis avec

le plus de succès, parce qu'ils n'y réussissent pas aussi-bien; tel est l'effet des complications & des altérations des maladies, qu'elles n'en font que plus rebelles & moins connues. Cette dernière observation milite pour le bannissement de toute nouvelle infection virulente dans nos corps, qui peut y provoquer l'altération, la dégénération & une procréation vicieuse humorale.

Ceux qui prétendent garantir de tout accident la vaccination, doivent réfléchir sur ce que chaque virus offre de singulier, de curieux & d'extraordinaire. Le virus scrophuleux mutile les membres & défigure nos corps; il forme des tumeurs qui ne suppurent point, ou qui suppurent mal; il attaque les os, &c. Cependant le malade méconnoissable est souvent dédommagé, au moral, de cette perte au physique. Voyez cet enfant qui est en chartre, âgé de dix à douze ans: il est petit, rachitique, boiteux ou cul-de-jatte; sa tête est grosse, son ventre gonflé & dur, ses cuisses, ses jambes, ses pieds & ses bras sont grêles & menus. Arrêtez-vous un instant, & raisonnez avec lui; c'est un prodige d'esprit, de bon sens & de sagesse. Mais attendez-donc: le physique ne perd pas toujours; il reprend ailleurs l'avantage aux dépens de l'autre, quoique les virus puissent contribuer au détriment de tous. Nous pouvons juger par analogie, dans une matière abstraite & inconnue, sans admettre précisément que l'alliage du pus de la vache soit capable d'affoiblir dans les générations futures des envaccinés,

le courage des Français, qui sera toujours inaltérable. Ce serait une supposition qui feroit rire les vacciniens, & qu'il leur seroit encore difficile de faire croire impossible, car ils n'auroient pas établi, en raisonnant, que ce qui vicie & détruit nos corps, favorise l'esprit & le bon sens. On a vu des moribonds tenir des discours sublimes, & étonner les assistans.

Ce qu'on nomme bénignité dans quelques vaccines, n'est autre chose que l'inaction du venin, sans que nous puissions en assigner la cause. Comment la peste épargne-t-elle souvent les gens intrépides, ceux qui sont d'une complexion maigre, les personnes sujettes aux hémorroïdes, celles qui ont des ulcères, des exutoires ou des cautères ouverts, les phthifiques & les goutteux, tandis que les gens timides & robustes en sont victimes? Le miasme pestilentiel est cependant le plus pernicious, puisque Lieutaud dit que la meilleure recette est celle qu'il donne: *Mox, longè, tardè, cede, recede, redi, c'est-à-dire partez au plutôt, allez loin, & revenez tard.* Celle que je veux donner contre la petite vérole naturelle n'est pas de chercher à détruire cette maladie, & à la bannir de l'Europe; abandonnons cette prétention, & n'allons pas voyager au-dessus des nuages. Il suffira à ceux qui la redoutent de la prévenir par artifice, en inoculant le virus qui lui est propre. Les médecins qui rejettent le vaccin semblent imiter la nourrice raisonnable & la bonne mère, qui arracheroient des mains d'un enfant, un hochet de similor sale & rongé de verd-de-gris.

La dartre vive vénérienne & la teigne scrophuleuse justifient assez comment se réunissent & se travaillent ensemble les différens virus. Lorry, dans son traité *de morbis cutaneis*, dit que le venin une fois introduit dans le corps, ne fait que croître, en corrompant les parties les plus saines; de sorte qu'au lieu de s'affoiblir, il se fortifie en se multipliant: *Si sub universâ corporis massâ venenum intumescit & copiosum acerrimum, quod dum cutem adoritur partes reliquas simul & copiâ inficit & pessundat acredine, jam non tum decumbere dici potest humor quam ad illam & in illa multiplicari, & mali accumulatione ipsam corrumpere.* (Voyez *de morb. cut. in-4.º p. 166.*)

Il est un petit coquillage de mer, nommé la moule, qu'on mange. On croit qu'il y en a de deux espèces, & c'est vraisemblable, car il en est une qui produit les mêmes symptomes que le vaccin. Rien n'est plus singulier que le rapport des deux maladies entr'elles. Les symptomes ordinaires de la maladie que cause la moule, sont des nausées, le vomissement, la diarrhée, des érépipèles sans fièvre & avec fièvre, des éruptions pourprées & l'éruption à marques d'ortie, que les vacciniens nomment *éruption ortiée*. L'érépipèle attaque la face, & occupe tout le corps en même temps: il y est question aussi de la fièvre scarlatine, comme dans la vaccine. Enfin il a été observé des convulsions par Mentzel à la suite de tous ces symptomes: la scène dure tout au plus deux ou trois jours, elle finit quelquefois dans douze heures. On trouvera tous ces détails confirmés

confirmés par Hoffinan, Berhenfius, Verlof dans la differtation de Boiffier-Sauvages fur les animaux venimeux. Quand nous ferons aux fymptômes de la vaccine, on pourra en faire la comparaiſon.

Il ſemble que, honteux de ſon origine, & ceſſant de confidérer la choſe en phyſiciens, quelques partifans de la vaccine cherchent à diſputer que le vaccin ſoit encore le pus de la vache-laitière, originaire de la fluxion dartreuſe près du sabot du cheval. Ils prétendent que ſa tranſmiſſion ſucceſſive dans l'homme l'a métamorphoſé, & que lui-même ſ'eſt humaniſé, de forte que, ſi ceci continue, nous aurons dans peu le ſujet d'un nouveau poëme qu'on pourroit intituler les métamorphoſes viru-vaccinales, & mettre à la ſuite des jolis vers qu'on a déjà faits. On n'a pas imaginé aſſurément que Chriſtophe Colomb ait apporté d'Amérique le mal de Naples dans des tonneaux, ni que ce virus ſe ſoit tourné ou altéré dans la traversée. M. Woodville agit prudemment à ſon arrivée en France ; il eut la précaution d'inoculer quelque enfant à Boulogne, où il envoya, par la poſte, reprendre le nouveau vaccin ; le premier s'étoit abâtardi dans la route de Boulogne à Paris : ſans ſa prévoyance, il eût fallu repaſſer la mer pour s'en procurer. On fait à préſent qu'il en eſt à Milan, à Genève & preſque par tout ; ainſi des ſpéculateurs qui ne ſont pas médecins, ne pourront en faire une branche de commerce, comme on l'a fait de l'*huile antique*, pour graiſſer les cheveux.

Je n'ai pu pousser mes recherches sur la contagion, sans rencontrer le charbon, *antrax*; c'est une tumeur érysipélateuse & phlegmoneuse qui paroît sous la forme d'un furoncle ou de petites pustules d'un rouge livide, entourées d'un grand cercle luisant & enflammé, qui forme son aréole. La durée de cette tumeur est de 29 à 30 jours; on en voit de toutes les grosseurs, depuis un pouce jusqu'à trois & quatre de diamètre, il s'y forme une escarre. La tumeur vaccinale n'a, selon Aubert, qu'un pouce de diamètre; suivant d'autres elle en a deux, ce qui peut varier; on y remarque l'aréole, l'inflammation, sa terminaison par l'escarre, le même nombre de jours fixe pour la chute.

Pour peu que les physiciens y réfléchissent, ils trouveront des rapprochemens sensibles dans ces tumeurs, comme aussi avec le *charbon provençal* décrit par Lieutaud. Celui de la fièvre maligne diffère un peu du pestilentiel dont le caractère est plus gangreneux. Dans les tanneries, les ouvriers qui préparent les peaux & les cuirs, y sont fort sujets. La peste ne se termine que lorsque le venin se porte vers l'habitude du corps, de même que dans la petite vérole. Quelques symptômes nommés *accidentels* & les éruptions de la vaccine, paroissent être aussi une crise de la maladie, qui peut être très-légère ou très-violente.

Ces maladies se communiquent également, sauf le plus ou le moins de force contagieuse, & suivant

que les vices & changemens produits par les miasmes agacent les nerfs & le cerveau, & rendent ces affections plus ou moins nerveuses & cérébrales. Je pense que, par des expériences, on découvreroit que le vaccin n'est pas la seule matière qui puisse changer momentanément la disposition ou la susceptibilité à prendre la petite vérole, & que d'autres espèces de pus produiroient cet effet par l'inoculation. N'éprouve-t-on pas journellement qu'on est délivré d'une maladie par une autre ? n'a-t-on pas observé plusieurs fois que l'accouchement, le flux hémorroïdal, les urines teintes de sang, la péripneumonie, la petite vérole & autres maladies graves, ont terminé la fièvre quarte la plus rebelle, & que celle-ci, par un retour assez singulier, a délivré de l'épilepsie, de l'affection hypocondriaque, de la néphrétique, de la goutte &c. ? Au surplus, c'est le résultat des observations de plusieurs siècles, & qu'on peut lire dans l'excellent précis de médecine de l'auteur que j'ai cité, qui a eu occasion de traiter lui-même la peste.

La nature a ses secrets, comme la terre a ses trésors cachés. Nous n'avons pas bien compris encore les effets surprenans de la torpille, poisson qui engourdit le bras & tout le corps du matelot dont il touche la rame. Boissier-Sauvages vit avec étonnement l'ortie marine exhaler dans ses mouvemens de contraction & de dilatation, une vapeur subtile qui enflamme les yeux. Nous observons cependant que les mêmes choses sont bonnes ou fâcheuses, selon

leur emploi. L'Huile d'amande, si douce à l'estomac, est acre dans les yeux, & le tartre-émétique doux à l'œil, renverse le ventricule par une contraction convulsive, sans laquelle le vomissement n'auroit pas lieu. Ainsi les virus & les miasmes peuvent agir dans les sujets, selon la disposition des organes, la diathèse humorale qui s'y rencontre ou qui peut y être provoquée par leur présence. Elle change & se multiplie, comme l'a dit Lorry, par la corruption des parties saines des corps, ce qui rend la vaccine dangereuse & capable de fournir des levains provocateurs de nouvelles masses de corruption. Il est donc intéressant d'observer si les signes qu'elle produit, & les accidens qui surviennent, ont de l'analogie avec l'effet des poisons & des venins, ce qui la feroit considérer comme une espèce de charbon artificiel.

DE LA PETITE VÉROLE NATURELLE.

Le miasme variolique communiqué à nos corps, en temps d'épidémie contagieuse & maligne, par l'air ou par attouchement des objets infectés, surprend & accable l'homme le plus fort, comme le plus foible. Transmis dans le sang par la respiration, par les alimens, par les pores absorbans, il y séjourne assez pour mûrir ses ravages & ses destructions, & devient terrible à son irruption. Ne pouvant parvenir à la peau qu'en affectant plus ou moins les organes internes, il dérange leur jeu, en étouffant les fonctions

vitales & animales ; il peut fusciter toute sorte de congestions , d'inflammations, de suppurations & de dépôts , quand il se combine avec ce qu'a de fâcheux la constitution médicale des saisons. L'explosion semble ne se faire qu'à demi dans la variole discrète, irrégulière, maligne ; autrement, comme dans les petites véroles confluentes, tout le corps couvert de boutons réunis, ne forme qu'une plaie suppurante, mêlée de pétéchies, d'éruptions miliaires & pourprées, & de tout ce que la malignité, l'irritabilité, l'inflammation & la putridité entraînent, pour donner plus de force & de fureur au venin qui veut éclore à la peau.

Si dans les cas ordinaires, la nature soutient ses efforts, elle est souvent étouffée par la puissance destructive de tant d'ennemis coalisés pour l'abattre ; la fièvre redouble, les viscères s'enflamment & regorgent de la matière que la peau repousse ou rejette quelquefois par un étrange affaïssement ; le col s'enfle, la face est méconnoissable, le sang circule avec peine, les bronches se resserrent, le poumon s'engoue, & le ballottement de ses lobes multipliant les obstacles au retour & à la circulation du sang par des inspirations entrecoupées, le retient à la tête : le cerveau en est comprimé..... voilà les convulsions & la mort.

Tel nous le vîmes porter la désolation dans nos contrées, mutiler nos femmes & nos enfans, les aveugler en leur laissant tout le brillant de la cornée, obscurcir le transparent de la pupille, n'épargner ni l'âge ni le sexe, changer tous les traits, & défi-

gurer la beauté la plus innocente, laisser presque toujours les marques & les cicatrices de ses blessures, comme pour servir d'exemple à nos descendans, couvrir les corps d'abcès & de fistules, fixer ses membres par des ankiloses & des caries, les rendre immobiles, enfin vouer l'homme à toutes les infirmités.

Cette description de la petite vérole naturelle maligne, que chacun peut avoir observée, est le pire de la maladie; tout le monde fait que quand l'épidémie est bénigne, & qu'aucune cause vicieuse de la constitution épidémique ne la change, on échappe sans accident à cette maladie qui suit sa marche & ses périodes, à tel point que l'on voit souvent des enfans de la ville & de la campagne supporter assez bien leurs pustules, manger, sortir, n'avoir guère de fièvre qu'avant l'éruption, & n'éprouver aucun symptôme inquiétant. Cette maladie fait beaucoup moins de ravages depuis qu'on a banni les préjugés qui affommoient de choses échauffantes, & privoient les malades d'un air tempéré. On cite à cette occasion l'imprudence d'un jeune homme qui passa imprudemment une rivière à la nage, ayant encore ses belles pustules, & sans en être incommodé, ce qui paroît assez surprenant. Dans les petites véroles naturelles, régulières, on voit presque toujours les enfans exposés à l'air libre; il faut cependant éviter les deux extrêmes. Tout cela prouve qu'il n'est pas de maladie qui n'ait quelquefois sa bénignité.

DE L'INOCULATION DE LA PETITE VÉROLE.

On inocule la petite vérole en Europe depuis cinquante ans avec un succès étonnant. L'expérience & la raison confirment cette heureuse pratique établie, depuis long-temps, dans le levant & à la Chine. Les médecins & chirurgiens les plus instruits en ont démontré les avantages. Le peuple, qui se fit prier quelque temps, n'en est plus éloigné; il a cédé à la conviction & au vœu le plus constant des personnes éclairées.

N'oublions pas les ravages & les destructions que laisse après elle cette contagion, pendant le règne d'une épidémie irrégulière ou maligne, lorsqu'elle peut nous surprendre & qu'elle s'insinue d'elle-même dans nos corps, & voyons quels sont les effets contraires du virus variolique inséré sous l'épiderme. Transmis & communiqué par cet artifice, sous une forme presque indivisible, il y pénètre comme la lumière dans des yeux sains, & il procure la maladie artificielle, aussi régulière & aussi bénigne que la naturelle est dangereuse & cruelle. Ce n'est plus le cas de ces pustules confluentes, qui, de la surface du corps, se font qu'une tumeur & qu'une plaie, pour le défigurer; ce sont quelques boutons de belle qualité, plus ou moins importuns suivant leur nombre, qu'on peut compter facilement, & qu'on trouve à peine quelquefois. Ils sont ordinairement réguliers, presque toujours beaux & séparés, tels enfin que les partisans

de la vaccination les compareroient à de petites perles fines, si leur favorite en possédoit de cette qualité. La maladie suit régulièrement ses périodes sans gêne & sans souffrances, sauf l'indisposition & la fièvre, qui sont indispensables deux ou trois jours avant l'éruption. On est bien légèrement incommodé quand il n'y a que dix ou un seul bouton, qui, selon tous les médecins & selon le D. Aubert (page 48 de son traité), suffit pour prouver & justifier le succès de l'inoculation de la petite vérole. L'enfant joue & s'amuse après leur sortie; si le nombre en est plus grand, leur qualité & la régularité de la maladie mettent les inoculés à l'abri des accidens & du danger.

Plusieurs médecins célèbres ont parlé en faveur de l'inoculation; aucun ne l'a fait avec plus de clarté que M. Camper professeur de médecine de Groningue, auteur couronné par l'académie des sciences de Toulouse en 1773, dont l'ouvrage fut bien accueilli en France & en Hollande, à cause de la réputation de ce savant, dont la pratique ne s'est pas trouvée en défaut dans cette importante matière. A l'appui de ces observations sont les calculs faits & les tables fournies de ceux qui sont morts par l'inoculation de la petite vérole, d'après les renseignemens les plus exacts. Ainsi s'exprime le D. Camper (5) : « pour » juger & faire la comparaison des avantages de la petite

(5) Les avantages de l'inoculation & la meilleure manière de l'administrer. Ouvrage traduit de la dissertation latine couronnée par l'académie des sciences de Toulouse, & composée par le D. P. Camper, professeur de médecine à Groningue.

» vérole artificielle sur la naturelle ; il n'est pas néces-
 » faire de compulser , comme on l'a déjà fait , les
 » registres publics pour y voir la totalité de ceux qui
 » sont morts de l'une & de l'autre de ces maladies.
 » Cette opération répétée mille fois a porté la chose
 » au dernier degré d'évidence : & ce seroit fermer
 » les yeux aux rayons du jour , que de ne pas recon-
 » noître combien il est rare que l'on meure de l'ino-
 » culation de la p. v. Leuthner , dans la préface qu'il
 » a ajoutée à l'édition allemande de Dimfdale , a
 » démontré que , de cent sept mille six cent vingt-
 » quatre inoculés , il n'en étoit mort que vingt-trois ;
 » c'est-à-dire un seul sur quatre mille six cent soixante-
 » dix-neuf. Or , la petite vérole naturelle , faisant périr
 » quelquefois un malade sur quatre , & au moins deux
 » sur treize , il s'ensuit que , sur 107,624 malades ,
 » elle en auroit enlevé 16,556 , au lieu de 23. Voilà
 » par conséquent 16,556 personnes sauvées par l'ino-
 » culation. Il n'est personne dont la vie ne soit inté-
 » ressée à un avantage aussi réel : & , comme l'a dit
 » fort bien Tissot , il n'est besoin pour cela d'aucune
 » démonstration ultérieure. » Il est un fait certain ,
 c'est que le miasme variolique ne produit point par
 l'insertion cette putridité qui se développe ordinaire-
 ment dans les épidémies ; l'inoculation est rarement
 accompagnée de pétéchies ou de taches rouges sem-
 blables aux piqûres de la puce , assez communes à la
 petite vérole naturelle. Camper cite comme un fait
 extraordinaire , & qui l'est véritablement , d'avoir vu

quelques taches aux yeux , à la suite de l'inflammation, dans le grand nombre de ses inoculés ; ce qu'il ne cherche pas à attribuer à des causes étrangères, ni à des acrimonies humorales, &c., pour pallier l'accident , comme on veut le faire pour la vaccine.

L'inoculation ne laisse point de marques qui défigurent le visage ; elle nous laisse dans un état de sécurité satisfaisant. D'après ce qui a été dit sur le mode de transmission, au chapitre du virus, il doit nous suffire de savoir que c'est une propriété de l'inoculation même, d'être bénigne pour le virus variolique, ce qui est opposé pour le venin de la vipère & les contagions pestilentielles. Ainsi je conçois, sans hypothèse, que le virus variolique, placé sous l'épiderme, son siège naturel & principal, étant l'agent de cette maladie de la peau qu'on nomme petite vérole, s'y trouve à sa place ; il fait éruption avec moins de résistance, sans affecter autant les organes des fonctions vitales & animales, ni les viscères essentiels à la vie. Les grands dangers n'étant point à la peau, on a trouvé l'art de mettre plus sûrement à l'abri de toute incurSION & de toute lésion, les parties internes essentielles à la vie, par l'insertion de ce virus sous l'épiderme pratiquée comme un point. (·) Vous le voyez entre la paranthèse, je vous l'indique : il en faut encore moins ; pratiquez, & laissez agir.

J'ai observé que, s'il est survenu quelquefois une éruption plus abondante, une enflure plus considérable qu'à l'ordinaire, elles n'ont causé que peu d'inquiétude,

& que la maladie rendue bénigne par le fait *propre* de l'inoculation, s'est terminée heureusement dans des sujets qui auroient succombé dans la maladie naturelle, par le fait propre de ses irrégularités. Encore ne cessera-t-on de réclamer contre les préparations longues & abusives, inutiles quand il y a la santé, dans l'individu qu'on inocule; méthode que rejette le D. Camper, ainsi que le grand nombre de médecins qui ont parlé sur l'inoculation. Elles sont faites, je le déclare, plutôt pour flatter l'amour-propre des inoculateurs & les préjugés des parens & des malades, que pour amoindrir un mal, qu'elles aggravent le plus souvent. S'il y a nécessité à faire quelque préparation, c'est seulement dans le cas de maladie; il faut la guérir si l'on peut, avant d'inoculer la p. v., & laisser reposer l'enfant, lui donner le temps de reprendre ses forces. Jamais on n'a prétendu guérir la cacochimie & autres maladies graves, par l'inoculation ordinaire: ce seroit être dans le délire, que de proclamer de pareilles erreurs: il n'y a que l'enfantillage qui pût y croire; de si beaux attributs étoient réservés à la vaccine. La plûpart des auteurs qui ont traité de la manière d'inoculer, reprochent aux médecins de s'être laissé entraîner par Rhasès, dans une pratique ridicule & cruelle, & d'avoir, mal à propos, rapporté à la sagesse de leurs préparations & à la bonté de leurs remèdes, les salutaires effets de l'inoculation même. C'est sans doute une illusion flatteuse de prétendre disposer ou changer à notre gré les qualités du sang, quand nous ignorons ce qui convien-

droit le mieux au virus, & les moyens d'exécution, Rien n'égale la santé pour résister à ce venin, & le pousser à la peau. Il agit peut-être en sens inverse des autres : mais nous ne sommes que les interprètes de la nature ; ce n'est pas à nous à la diriger. Pourquoi donc affoiblir le corps qu'on veut inoculer ? Celui qui croit purger en santé les mauvais levains, purge tout aussi-bien les bons : c'est un bienfait, que les remèdes ne flattent pas la gourmandise ; chaque jour on en auroit abusé plus facilement. On veut inoculer, & l'on commence par affoiblir & inquiéter l'enfant, par le dégoûter. On remue, on trouble, on déplace ses humeurs, sans nécessité. Que demandez-vous ? des bains : ils ne conviennent guère ni à la vieilleffe, ni à l'enfance. Vous purgerez à la fin de la maladie : pourquoi la dévancer ? attendez le dessèchement des boutons, vous trouverez alors de la matière, des humeurs sécrétées, dégénérées par la fièvre, de la coction, selon la bonne doctrine, & du relâchement. C'est ce qu'on a établi cent fois avec évidence, ce que les auteurs de la vaccination ont très-bien senti, & ce qu'ils pratiquent. Je ne doute pas que, si l'on préparoit ceux qu'on veut envacciner, la maladie & les accidens ne fussent pire & plus fréquens.

Les parties les plus exposées à l'air, comme la face & les mains, sont toujours plus chargées de boutons dans la p. v. ; c'est pourquoi, la portion du visage est ordinairement le 5.^e de la totalité de la surface du corps, tandis qu'en suivant les proportions, elle ne

devroit être que comme 1 à 50. Pour que la p. v. naturelle fût aussi discrète que l'artificielle, il faudroit qu'il n'y eût sur le visage que le 50.^e de la totalité des boutons : c'est ce qui arrive par l'inoculation; l'éruption ordinaire suit le caractère de bénignité qui lui est propre, au point de rendre celle-ci cent fois moins dangereuse que la p. v. naturelle; ce qui le prouve, c'est que le maximum des boutons est tout au plus mille, & le minimum est un seul bouton. Les petites véroles épidémiques, de l'espèce pire, donnent jusqu'à cent mille boutons. Quelle différence dans le nombre? elle est encore plus grande dans la qualité & le genre. L'artificielle mérite donc d'obtenir cent degrés de préférence sur la naturelle. Cet exposé est le résumé des calculs, le fruit de l'expérience & de l'observation des médecins les plus célèbres. Je pourrois fournir à l'appui cent tables nombreuses : je me contenterai de mettre sous les yeux du lecteur celle que contient l'ouvrage du D. Camper, dans laquelle quarante inoculés n'ont eu, en somme totale, que 3,970 boutons; la moyenne proportionnelle est 100 pour chacun. Les extrêmes ont été de un à mille; les termes moyens sont très-doux. On pourra facilement comparer l'éruption variolique avec la vaccinale pustuleuse, dont je donnerai aussi une des tables fournies par le docteur Woodville, médecin de l'hospice de Londres, qui a apporté le vaccin en France : elle est extraite de ses rapports, & l'on croira aisément que ce n'est pas la moins chargée.

TABLE DE CAMPER. PETITE VÉROLE ARTIFIC. BOUTONS.

N.º Sur le Corps.	Au Visage.	En tout.
1. 29. 6. 35.
2. 29. 8. 37.
3. 15. 0. 15.
4. 12. 0. 12.
5. 250. 50. 300.
6. 1. 0. 1.
7. 41. 9. 50.
8. 18. 2. 20.
9. 152. 35. 187.
10. 70. 30. 100.
11. 21. 4. 25.
12. 11. 4. 15.
13. 258. 55. 313.
14. 100. 45. 145.
15. 46. 22. 68.
16. 50. 14. 64.
17. 3. 2. 5.
18. 4. 2. 6.
19. 50. 14. 64.
20. 43. 4. 47.
21. 34. 3. 37.
22. 10. 5. 15.
23. 258. 55. 313.
24. 109. 45. 154.
25. 764. 236. 1000.
26. 17. 2. 19.
27. 6. 0. 6.
28. 3. 1. 4.
29. 4. 1. 5.
30. 43. 7. 50.
31. 19. 6. 25.
32. 71. 10. 81.
33. 11. 1. 12.
34. 27. 3. 30.
35. 2. 1. 3.
36. 240. 60. 300.
37. 5. 1. 6.
38. 8. 1. 9.
39. 312. 70. 390.
40. 1. 1. 2.

Sur le C. . 3147 — au visage . 823 — en tout 3970.

*TABLE du nombre de pustules sur des envaccinés ;
publiée par Woodville, & déjà opposée au système
du jour par le D. Vaume.*

N O M S des ENVACCINÉS.	NOMBRE des BOUTONS	N O M S des ENVACCINÉS.	NOMBRE des BOUTONS.
Collingvidje. . .	170.	Spooner.	150.
Georges.	530.	H. Lovel.	170.
Bouyens.	310.	Salmon.	200.
W. Hull.	200.	Harris.	300.
S. Hull	120.	Turner.	220.
Hoole.	102.	Streeton.	300.
Hickland.	300.	Smith.	105.
Morton.	200.	Meacock.	350.
Dixon.	174.	J. Turner.	1000.
Platfond.	1000.	Jenkins.	300.
Seart.	200.	Hew.	100.
C.H. Arriskind.	100.	Adams.	200.
Waters.	120.	Brukthorpe.	100.
H. Fimens.	163.		

Par cette table, extraite d'un des rapports de M. Woodville, on voit que le maximum des boutons est égal à celui de la petite vérole artificielle ; que le minimum est 102, au lieu de 1, & que les termes moyens sont souvent beaucoup plus chargés dans la

vaccine que dans la p. v. artificielle. La somme totale des pustules des envaccinés compris dans la table au nombre de 27, est de 7184. Comparée avec celle de Camper, on trouve dans celle-ci, sur 40, 13 inoculés & 3214 boutons de moins. En supposant, si l'on veut, que ce calcul ne soit pas exact, il est toujours constant que la table de Woodville est privée de termes moyens & doux, puisque le minimum est 102, au lieu de 1. Cette table n'est ni nouvelle, ni fautive : elle n'est pas plus à moi qu'aux médecins vacciniens même, qui l'ont citée mille fois en faveur de l'inoculation, ainsi que plusieurs autres de ce genre.

Parallèle de la petite vérole naturelle et de l'artificielle.

La petite vérole naturelle peut, quoique très-rarement, attaquer deux fois le même sujet ; c'est une vérité constante. *La petite vérole inoculée ou artificielle n'en a jamais fourni d'exemple, selon Dimisdale, Camper, &c., quoiqu'elle n'ait souvent produit qu'un seul bouton.*

En supposant qu'il y en eût quelque exemple, le cas doit être bien rare.

La petite vérole naturelle est réputée cent fois plus dangereuse que l'artificielle, selon les observations de Dimisdale, Mead, Camper, &c. Ayant ordinairement cent fois plus de boutons, il n'est pas étonnant qu'elle soit si souvent confluyente au visage, qui en
contient

contient le cinquième de ceux qui couvrent la surface du corps. *Le nombre de boutons étant infiniment moindre dans l'artificielle, on n'en a que très-peu. Le cinquième du visage, relatif à la surface du corps, est peu de chose, puisque le D. Camper croit impossible de l'avoir confluyente.*

Je dis que, s'il n'est pas impossible, c'est assez difficile; car ce n'est pas tout-à-fait le nombre des boutons qui la rend confluyente, c'est aussi leur qualité. Or, dans l'inoculation, la qualité en est belle & bonne: c'est confirmé par l'expérience. L'imputation de cette confluyente n'est faite aujourd'hui par quelques médecins, qu'en faveur de la vaccine.

La petite vérole naturelle, de la plus mauvaise espèce, donne jusqu'à cent mille boutons: *l'artificielle peut, tout au plus, en donner mille dans les cas extraordinaires.*

Dans la petite vérole naturelle, aucun remède, aucune précaution ne peut prévenir, ni diminuer le nombre des boutons: *dans l'artificielle, on n'y réussit que par l'effet de l'insertion sous l'épiderme; en quoi, le fait étant constant, les avantages de cette méthode sont évidens.*

Il est avoué généralement que l'enflure du visage, du col, &c. ne sont point critiques, puisque les malades sont morts au plus fort de l'enflure du col & de la tête. *L'enflure étant proportionnée à la quantité de boutons & à leur qualité, celle de la tête est fort rare dans la petite vérole artificielle: il faut qu'il y ait*

au moins cinquante boutons pour la produire légère ; le plus souvent il n'en existe pas.

Je pourrois citer une infinité d'exemples & le témoignage de tous les inoculateurs célèbres, qui assurent qu'il est rare qu'il y ait d'enflure au visage & aux autres parties, dans la petite vérole artificielle. Je l'ai vue une fois, il y a trois ans : on n'eut pas longtemps à s'en plaindre, car elle se dissipa le mieux du monde ; l'enfant ouvrit les yeux à la chute des croûtes, & il n'eut ni taches ni marques. Il est rare même que ces accidens aient lieu ; car, quand on n'a que depuis un jusqu'à vingt, trente, quarante, & même cent boutons sur le corps, & de belle espèce, on n'a rien à redouter, & l'on n'est que légèrement incommodé.

La petite vérole naturelle a une fièvre secondaire, qu'on attribue à la rentrée d'une partie du virus & à la suppuration des pustules. *Watson, Home, Mead & autres médecins nous assurent qu'elle n'a point lieu dans l'inoculation, & que les boutons tardifs y sont aussi très-rares.*

Camper ne les a vus que trois fois dans le grand nombre de ses inoculés. Je n'ai apperçu qu'une ou deux fois, d'une manière sensible, le mouvement de la fièvre secondaire, & dans un cas extraordinaire. Mais rien ne peut être absolument uniforme dans la nature, & en maladie ; cette fièvre de suppuration est nécessairement moindre par l'inoculation.

La petite vérole naturelle est souvent confluyente, maligne, compliquée d'éruptions miliaires & pourprées.

Cette complication n'a pas lieu dans la petite vérole artificielle. L'inflammation semble y être passive, la putridité s'y développe à peine, & c'est un cas extraordinaire, si elle acquiert quelque mauvais caractère dérivant des épidémies régnantes & de la constitution médicale des saisons.

Il est donc moins intéressant qu'on veuille nous le persuader, qu'on s'expose à l'action, à la réaction, & aux maladies que peut faire développer un nouveau virus, un pus étranger à nos corps & capable d'altérer notre sang, pour nous garantir d'un mal que chacun peut prévenir par un moyen ordinaire, connu & sûr dans ses effets. Si la petite vérole naturelle décime le genre humain, évitons-la, autant qu'il est en nous, en lui opposant l'artificielle; & soyons aussi jaloux de ne pas compromettre notre santé, en dégradant par l'insertion du pus de la bête notre propre substance & la pureté de notre sang, que de nous méfier dans l'ordre de la société politique. N'exagérons pas les dangers de l'inoculation, pour achalander la vaccine. (Ce n'est pas sur cinq cents inoculés qu'il en meurt un, puisque Dimsdale & autres ont prouvé que c'est sur quatre mille six cent soixante-dix neuf. Quand on en retrancheroit le quart, il en résulteroit toujours un avantage préférable à toutes les incertitudes du vrai & du faux, & des accidens de la vaccine.

Examinons maintenant la vaccine, d'après ses propres auteurs. Rapportons les observations déjà multipliées, qu'ils publient, & sans y rien changer; & ne laissant

à l'écart, ni ses vertus, ni ses vices, formons un parallèle des avantages & des inconvéniens de l'inoculation ordinaire & de la vaccination, également vantées en supériorité par les partisans de l'une ou de l'autre. Il en résultera un éclaircissement utile à ceux qui peuvent ignorer ce qu'on a publié en faveur de la vaccine, & avantageux aux autres qui ne savent encore s'ils doivent céder au *oui* d'Hippocrate, ou au *non* de Galien. Sans aucune prédilection, nous devons adopter de préférence, 1.^o la méthode la plus certaine, celle que l'expérience a confirmée & que la raison avoue plus particulièrement; 2.^o la plus analogue à notre espèce, à nos humeurs, & la plus propre à nous garantir de la petite vérole naturelle que nous voulons éviter; 3.^o celle qui fait moins souffrir les inoculés, qui défigure le moins les membres qui y sont soumis; 4.^o la plus généralement avouée, & dont les effets constans ne laissent ni doutes ni craintes après l'opération & le travail éprouvé de la maladie transmise; 5.^o celle qui, fondée & appuyée sur une longue & ancienne expérience, s'est établie sans le concours d'aucune association, pour la propager & la soutenir, qui au contraire n'a trouvé, avant de s'établir, que des récalcitrans; 6.^o celle enfin qui éloigne toute idée de novation, de conjecture & de répugnance individuelle: c'est la petite vérole artificielle.

DU COWPOX.

Les mots induisent à erreur ceux qui, faute de principes & de connoissances, débrouillent & distinguent à peine les choses. Le malade qui n'est pas tenu d'être chymiste, n'a pas à rougir d'avoir refusé de prendre du tartre-émétique, & d'avoir accepté du vin stibié. Mademoiselle ne veut pas, dit-elle, de lémithochorton, qui échauffe; elle demande du mercure doux, qu'elle croit adoucissant. J'aurois tort d'en rire; ce remède est encore plus sûr contre les vers, & son erreur vient d'un jeu de mots. Évitions ce jeu-là, pour que chacun sache ce qu'il fait & ce qu'il veut faire. Que signifie le nom de *petite vérole des vaches*, donné communément par les médecins français au cowpox? Qu'une bonne femme me dise que les cochons sont sujets à la petite vérole, & que ma cuisinière trouve quelque rapport avec cette maladie dans l'éruption qui fait maigrir les pigeonneaux, les poules & les dindons, à la bonne heure? Mais des physiciens, des docteurs & des hommes instruits abuseront-ils ainsi, long-temps, des choses & des mots? Laissons ce langage aux personnes peu instruites, qui jugent tout par les apparences. Il n'y a que l'homme qui soit sujet à la petite vérole; la bête n'éprouva jamais de maladie semblable. Ce n'est pas une éruption quelconque, qui constitue la petite vérole; c'est le caractère particulier & virulent des pustules, leur forme, l'ordre régulier & la marche de la maladie

la plus générale & la plus étonnante, peut-être, qui puisse exister dans l'espèce. Les propriétés des virus ont été déjà remarquées : ils diffèrent totalement entr'eux, & elles varient à l'infini. La maladie des vaches, nommée cowpox, n'a pas plus d'analogie avec la petite vérole, que cette dernière avec le squirre & le farcome. Nous apprendrons bientôt que quelque médecin français, suisse ou milanais, aura vu, je ne dis pas des oiseaux, mais quelques cochons de lait, & des jeunes veaux, marqués & gravés de la petite vérole confluente.

Ce que l'on nomme cowpox en Angleterre, il nous a plu de le nommer vaccine en France. La première maladie appartient à la vache, & la seconde qui est celle de la vache, & la même que le cowpox, ne doit, selon les vacciniers, appartenir qu'à *l'homme* & à *la femme*.

Il se développe sur le pis de la vache des pustules d'une teinte livide & bleuâtre : la peau qui les environne est enflammée ; ces boutons sont engagés dans le cuir, ils y entrent profondément ; ils y font des creux, & c'est - là un des traits les plus prononcés qui les distingue des autres espèces de pustules, qui sont toujours superficielles. Voyez le rapport du D. Aubert (p. 2), où il ajoute :

« Ces tumeurs dégènèrent ordinairement en ulcères phagédéniques ; mais c'est une suite du frottement de la main, qui en maniant le pis de la vache (pour en prendre le trayon), déchire le bouton & enlève chaque

jour l'escarre qui se formeroit sans cela. La même chose arrive chez l'homme, lorsqu'on entame la tumeur. »

« Selon Jenner (page 5), c'est le pus de la plaie du cheval malade du *gréase* ou eaux aux jambes, qui crée le cowpox, lorsque quelque domestique peu soigneux touche le pis de la vache, après avoir pansé le cheval. La matière qui suinte du sabot de cet animal, produit il est vrai des boutons ou des ulcères sur les mains de ceux qui les soignent; mais ces gens-là n'en font pas pour cela mis à l'abri de la contagion variolique. La matière du *gréase* n'acquiert donc la propriété de préserver de la petite vérole, qu'autant qu'elle a été reproduite dans le corps de la vache, & qu'elle y a créé & subi une élaboration. Cette explication est si bisarre, que notre esprit a peine à l'adopter. Cependant, si des faits multipliés en attestoient la vérité, il faudroit bien croire Jenner là-dessus comme sur le reste. Au fond, cela ne seroit pas plus extraordinaire que l'effet préservatif de la vaccine, telle que nous la connoissons. »

« Jusqu'à présent les expériences de MM. Woodville & Coleman n'ont pas confirmé cette découverte singulière, &c. D'ailleurs la vaccine a paru souvent dans des lieux où il n'y a point de cheval. »

« M. Coleman a réussi à inoculer la vache avec la matière prise au sabot du cheval malade des eaux aux jambes. Cette inoculation a produit une ulcère dont la matière portée & appliquée sur un homme, lui a donné la vaccine. »

La lettre suivante de Jenner semble confirmer que la matière purulente du cheval produit son effet, sans avoir été transmise à la vache.

Extrait d'une lettre de Jenner au docteur Decarro à Vienne, insérée dans les n.ºs 125 & 126 de la bibliothèque britannique.

« Il y a probablement un période, où cette sécrétion morbifique du cheval produit un fluide qui a les mêmes propriétés spécifiques, que lorsqu'il a passé par le corps de la vache; mais le siège du mal rend le fluide susceptible de changemens qui doivent nécessairement être très-rapides, &c.»

Les partisans de la vaccine publient à l'envi leurs observations, avant de les avoir mûries; de sorte qu'ils se contredisent sans le vouloir. On lit aussi dans les n.ºs 123 & 124 de la bibliothèque britannique, ce qui suit: « M. Sacco écrit que le javard est très-commun dans les environs de Milan; mais il ne croit pas qu'il ait aucun rapport avec la vaccine, parce que les domestiques, qui pensent les chevaux, ne sont jamais employés dans les laiteries. M. Sacco l'a inoculé à quatre vaches sans aucun effet.»

Déjà, à Montauban, on croit avoir trouvé la vaccine sur la vache: assurément elle est là à sa place & à sa convenance. Eh bien, tous les savans de l'Europe en seront instruits.

Mon opinion sur le cowpox est, que cette maladie de la vache sera bientôt observée partout, attendu qu'elle

qu'elle lui est propre, & que tout ce qu'on nous a raconté là-dessus, & de particulier au comté de Gloucester, tient de la fable & de la rêverie. Jenner dit que le cowpox est originaire du cheval, Aubert ajoute qu'il est endémique en Angleterre; en France on publie déjà que les vaches bretonnes & autres ont la maladie de Gloucester, & que les valets n'ont pu la leur communiquer, puisqu'il n'y a point de chevaux dans les laiteries; que d'ailleurs la matière vaccinale purulente & limpide a donné la vraie vaccine: de sorte qu'on ne fait à quoi attribuer tant de suppositions & de faits opposés, si ce n'est à l'enthousiasme qui y mêle du faux & du merveilleux, au zèle outré de quelques amateurs qui courent à la célébrité, & à l'esprit de système & de prévention, qui flétrit les savans, qui obscurcit la science, dupe les fots, & tue les plus téméraires.

Aux premiers essais du cowpox en France, j'ai cru voir des philanthropes parmi les gens de bien & de mérite, qui l'ont adopté; aujourd'hui, le docteur le plus grave me paroît faire l'enfant. Il est un jeu de colin-maillard à Paris & à Londres, où il semble qu'on se bouche les oreilles, expressément pour ne pas entendre le cri de *gare le pot au noir*, dans lequel plusieurs ont donné tête baissée. Les partisans de la vaccination emploient tous les moyens pour aller en avant: il est aisé de voir qu'aucun danger ne les effraye. Ils s'amuse à expliquer & à rendre favorablement le *vrai*, le faux & les accidens de la vaccine, selon leur système. Un

jour ils s'arrêteront peut-être, s'ils ne sont arrêtés & ébahis, comme le fut ce botaniste qui, après avoir grimpé au haut des montagnes & long-temps herborisé dans la plaine, pour enrichir la classe des poisons de quelques plantes qu'il portoit trop souvent à la bouche, finit par s'empoisonner lui-même.

DE LA VACCINE.

Qu'est-ce que la vaccine? le savez-vous bien? Vous pourriez l'ignorer sans doute, car ce mot aussi doux & nouveau, qu'il est impropre, vient d'être imaginé expressément pour désigner une maladie à la mode, que des philanthropes veulent transmettre à l'homme par l'insertion du pus de la vache, originaire du cowpox.

La vaccine ne seroit que le cowpox, si ses effets étoient & pouvoient être les mêmes dans les deux genres, ce qui est bien différent, comme on peut le vérifier par les symptômes des deux maladies. Loin d'être surpris de cette disparité, le physicien la trouvera dans l'ordre de la nature & des choses, en considérant que ce qui est une maladie propre & essentielle à la bête, est souvent très-opposé à notre organisation; que, dans les différentes espèces, ce qui est doux & bénin peut devenir malin & pernicieux, & se détériorer en se multipliant par les mélanges & les mutations. Que peut-il y avoir de commun, par exemple, entre le cuir de la vache & la peau de l'homme? N'est-ce pas abuser des choses & des mots que de dire journellement, que le cowpox est la petite

vérole des vaches? Jamais, sans doute, les vaches n'eurent de petite vérole; cette maladie, particulière à l'homme, est une affection de la peau dont le tissu muqueux & adipeux, d'ailleurs fort étendu & fait en tout sens, est composé de toute sorte de fibres, soit tendineuses & membraneuses, soit nerveuses & vasculaires. Son entrelacement est merveilleux & indéfinissable, comme il est aussi très-varié & très-opposé dans toute espèce d'animal. Les tégumens dans l'homme sont recouverts de l'épiderme, cuticule qui défend la peau; la vache a des poils, la brebis de la laine, &c.

« L'irritation du virus vaccinal est plus ou moins
 » visible, dit le D. Aubert (p. 26.) selon la nature
 » de la peau du sujet inoculé : lorsque celle-ci est fine
 » & satinée, l'aréole est plus marquée. »

La seule définition qui convienne à la vaccine, celle que je veux lui donner & soutenir, d'après son caractère & ses signes, contre l'opinion de ses plus chauds partisans, la voici : la vaccine est une espèce de charbon, un véritable charbon artificiel, maladie transmise à l'homme par l'insertion du pus émané des tumeurs de la vache affectée du cowpox.

Cette définition va exciter des clameurs, mais qu'importe ? il faut qu'elle tienne, & elle tiendra sans doute, parce que la vérité doit l'emporter tôt ou tard sur l'enthousiasme du moment & sur le délire scientifique. N'a-t-on pas d'ailleurs les moyens de comparaison ? qu'on lise tous les traités sur les charbons. Par l'exposé que j'en ai déjà fait, en parlant du virus en

général, il est aisé de sentir & d'apprécier les différences qui peuvent se trouver dans le charbon pestilentiel, le provençal & la vaccine. Elles sont relatives à l'espèce de contagion, au plus ou moins de bénignité & de malignité, aux qualités délétères ou pernicieuses des virus, & à l'action des miasmes plus ou moins malins, contagieux & destructeurs.

Les couleurs livide, brune, noire, la dureté & la féchereffe de l'escarre de la vaccine, ressemblent trop aux divers genres de charbon, pour méconnoître ces attributs gangréneux, encore qu'ils soient *gris* ou *fauves*, & qu'on compare le brillant des croûtes à des pierres précieuses, comme le fait Aubert (p. 13.). Quant aux accidens que la vaccination peut provoquer, comme je ne suis point à même de la diriger, ni de changer sa bifarrerie & ses caprices, je me confie peu aux exemples qu'elle donne par fois de sa prétendue bénignité, que je nomme inaction. Voyons si le lecteur la trouvera bisarre, perfide & dangereuse.

La description de la tumeur vaccinale, par le D. Aubert, est de huit pages in-8.^o : elle est si longue, que je ne puis me décider à la donner en entier. C'est d'ailleurs un ordre, un travail, certain arrangement merveilleux, quelque chose de si étonnant, que je crains d'en donner le précis, même avec exactitude, de peur d'être accusé d'avoir diminué sa vertu spécifique, qui quelquefois, & presque pour rien, disparoît comme un éclair. Cette description est cependant la plus vraie & la plus exacte, car les autres partisans

de la vaccine, non contens d'avoir fait des estampes & des gravures enluminées pour embellir la vaccine, qu'ils ont rendu effrayante même en la flattant, persistent à nommer le bourrelet de la tumeur *un bouton de rose*, l'escarre *une cicatricule*, &c. Ils n'ont garde de parler de charbon; l'éruption pustuleuse, qui a souvent la forme de petites tumeurs vaccinales, est comparée à la p. vérole volante, & c'est un très-petit accident de la *petite vérole des vaches*; l'inflammation & l'érysipèle, qui s'étendent quelquefois sur tout le bras, sont attribués à l'alkali du savon que telle bonne & quelques filles industrieuses touchèrent jadis, ainsi qu'à la nudité de ce membre trop exposé à l'air libre. Il sera peut-être intéressant pour nos dames, de savoir que la vaccine est assez inquiète pour ne s'accorder, ni avec leur sexe ni avec la mode du jour; elle affecte beaucoup plus le genre féminin que l'espèce masculine, d'après les observations publiées par le D. Woodville & autres, & elle corrode plus vivement les membres qui sont exposés à l'air libre, que les autres parties du corps couvertes & défendues par les habits.

Il n'est pas nécessaire de rechercher d'où peut dériver cette différence dans la manière d'agir du vaccin & des autres virus, tel que le vénérien, qui attaque de préférence ce que nous avons de plus caché & de plus couvert. Je n'attache pas beaucoup d'importance à des observations qui n'ont pas été assez mûries, & qu'on a trop multipliées dans la vaccination, soit pour donner raison de tout & excuser les accidens survenus, soit

par conjecture & pour orner un systême qui a déjà enfanté mille erreurs.

Après avoir démontré que la vaccine est une maladie, & son bouton une tumeur, le D. Aubert dit qu'elle a un pouce de diamètre, avec profondeur & induration dans les chairs, & inflammation à la peau, formant une aréole (6). Il décrit jour par jour sa marche longue & pénible. C'est le 4^e jour de l'insertion que la piquure prend une teinte de rouge clair. On remarque alors le gonflement de l'épiderme, & l'on peut voir que le centre du bouton qui se forme est proéminent. L'accroissement en est rapide pendant le 5^e & le 6^e jour ; dans cet intervalle la piquure se change en une vésicule dont le sommet est aminci & s'élève en pointe ; la base beaucoup plus large est ordinairement sans couleur. Déjà dans ce période la vésicule renferme de la matière limpide. Le 6^e jour, la tumeur a cet aspect qui lui est particulier. Son centre, qui jusques alors avoit été plus élevé que sa base, commence à s'affaïsser. Aubert voit dans cette dépression un caractère spécifique de la vaccine, qui subsiste jusqu'à ce que la croûte est entièrement formée. La tumeur augmente pendant le 7^e jour, sans un grand changement dans son aspect ; son centre continue à être d'un rouge clair, qui s'efface de dessus ses bords & n'en colore que le cercle extérieur. Les progrès & l'accroissement sont beaucoup plus

(6) Le diamètre de la tumeur est au moins d'un pouce ; mais Woodville & autre l'indiquent de deux pouces, y compris sa base. J'ai lu aussi deux pouces dans la biblioth. brit.

prononcés pendant le 8^e & le 9^e jours. La teinte rouge du centre du bouton devient plus foncée approchant du brun; les bords de la tumeur atteignent leur dernier degré d'accroissement, ils sont d'un blanc grisâtre; ce blanc terne est quelquefois, dans ce période, la couleur de toute la tumeur, dont le centre est marqué par un point plus enfoncé que le reste, & le bouton n'est rouge qu'à sa circonférence.

Depuis le 9^e jusqu'au 11^e jour, la tumeur s'agrandit, la matière sécrétée en plus grande quantité soulève les bords, qui deviennent tendus, gonflés, & forment un bourrelet autour du centre qui reste aplati. C'est à cette époque, c'est-à-dire depuis le 11^e ou 12^e jour, que le centre du bouton commence de prendre l'apparence d'une croûte qui, le 14^e & le 15^e jour de l'infertion, a changé & séché tout le bouton.

Cette croûte d'un brun foncé, devient épaisse en mûrissant; elle est solide, dure, polie & douce au toucher. Vers la fin de la troisième semaine, elle prend une couleur plus foncée, & elle ressemble à un morceau de bois de mahagoni, qu'on auroit arrondi & brillanté; quelquefois elle est noire, d'autrefois elle conserve une couleur fauve; elle sèche sans suppurer.

Voilà bien du clinquant pour désigner la terminaison d'une tumeur par une escarre grisâtre, brune, noire & fauve, qui est solide & dure. Voyez pag. 9, 10, 11, 12 & suivantes du rapport par Aubert.

Telle est la description du bouton proprement dit, de laquelle je n'ai donné que le précis. Le D. Aubert

n'a décrit que la partie de la tumeur qui paroît au-deffus de la peau. « L'effet, dit-il, du virus vaccinal sur le cuir, & plus profondément au-deffous du bouton, est également bien marqué. C'est cet effet qui a engagé M. Woodville à donner le nom de tumeur à l'affection locale, qui le 8^e & le 9^e jour est d'une circonférence & d'une dureté très prononcées. »

L'induration est une partie essentielle du diagnostic, & elle forme la seconde base du bouton; elle est profonde, car si on ne le reconnoissoit pas au toucher, la cicatrice qu'elle laisse à découvert, après la chute de la croûte, le découvroit assez. Cette cicatrice bien marquée, & d'autant plus creusée que l'aréole a été plus petite, montre jusques où le travail de la vaccine s'est étendu. (voyez. p. 16.)

Un fait assez plaisant, & que l'auteur observe (p. 18.), c'est que, si l'enfant emporte le bouton en se grattant, les descriptions sont inutiles, & le diagnostic de la maladie est presque nul. Il en résulte donc qu'on ne fait s'il a eu la vraie ou la fausse vaccine.

Quelque brillante que soit la description de la vaccine, dont, selon Aubert (pag. 10.), une loupe ordinaire nous fait appercevoir le commencement du bouton, cette tumeur n'est qu'un charbon artificiel. Ce qu'on trouve de si admirable en elle, on peut le reconnoître dans les divers genres de charbon, sauf que le pestilentiel est plus gangréneux que le provençal, & que l'un & l'autre, quoique parfois bénignes, sont communément plus dangereux que la vaccine.

Le charbon, *anthrax*, est une tumeur inflammatoire d'un rouge vif, brûlante & très-douloureuse, plus ou moins saillante, mais souvent applatie.

La vaccine a un rouge plus clair ; elle est moins brûlante, moins douloureuse ; mais elle est saillante, & l'on peut remarquer que son centre ne tarde pas à s'applatir.

La base du charbon est entourée d'un cercle enflammé ou aréole, luisant, rouge, puis & successivement livide, brun, noirâtre ou violet, & chargé quelquefois de phligtènes.

L'aréole rouge clair de la vaccine prend successivement une teinte livide & plus foncée, violette, brune, noirâtre, & présente la variété des couleurs & le luisant mentionné, certaine couleur grisâtre sur les bords ; mais on fait qu'en ceci le gris ne vaut pas plus que le jaune. Ne décidons pas des couleurs : les phligtènes sont assez familières à l'inflammation érysipélateuse, comme à toute espèce de charbon.

La tumeur du charbon est surmontée d'une pustule, au bout de laquelle est une vésicule rouge, puis brune ou livide ; quelquefois il ne représente que des pustules vésiculaires réunies. La grosseur de la tumeur est d'un, de deux pouces de diamètre, & au delà.

Dans la tumeur vaccinale, le bouton a sa vésicule, puisque, selon Aubert (p. 20.), c'est le signe auquel il faut s'attacher & se reposer entièrement. Les couleurs successives sont à peu près les mêmes, sauf la variété.

Le diamètre ordinaire de la tumeur est approchant , quoiqu'il n'atteigne pas la grosseur du charbon , qu'on a vu de cinq pouces de largeur.

Le sphacèle qui est un des caractères du charbon , s'étend bientôt en largeur & en profondeur.

Cette extension de l'escarre a lieu dans la vaccine , où ce qu'on appelle croûte n'a point le caractère si marquant de putréfaction , que dans les charbons malins. Mais peut-on bonnement nommer croûte , une escarre dont la chute n'a lieu que le 29^e jour de l'insertion du pus , & qu'on est forcé d'avouer dure comme le cuir & le bois ? Le virus variolique ne produit rien de semblable , & le cautère actuel rien de pire.

Le charbon est une tumeur profonde, grave, essentielle ou symptômatique, dont le caractère est de ne pas suppurer & de se gangrener.

La vaccine est une tumeur profonde, produite par le venin de la bête, plus ou moins corrosif & contagieux, & qui ne suppure pas. Sa fin est une mortification.

Le charbon provençal est une espèce de furoncle qui vient très rapidement, qui noircit vers la pointe, où il se forme une escarre plus ou moins étendue. Il est ordinairement sans fièvre, ce n'est quelquefois qu'une vessie enflammée, ou une sorte de pustule dont la phlogose assez large forme l'aréole. Quelquefois il est accompagné de fièvre plus ou moins aigue, de vomissement, de délire & de convulsions. Quoiqu'il soit incomparablement moins à craindre que le pes-

silentiel, il ne laisse pas cependant d'être dangereux.

Quoique la vaccine soit incomparablement moins dangereuse, attendu que c'est un charbon artificiel développé sans avoir couvé sous la cendre, il n'est pas moins assuré qu'elle est souvent très-dangereuse, & que sa pratique peut tôt ou tard être pernicieuse & funeste à la société.

Le traitement du charbon provençal est aussi simple que celui de la vaccine; la chute de l'escarre est sa terminaison, & la marque profonde qu'il laisse, reste ineffaçable, comme dans la vaccine.

Si on compare les caractères du charbon & de la vaccine, que j'ai tracés selon les observations des praticiens les plus éclairés en médecine & en chirurgie, on verra le rapprochement qu'il y a dans la marche & la terminaison de ces deux tumeurs, un caractère plus ou moins gangréneux, quelques variétés dans les couleurs plus claires ou plus foncées, même dureté & même sécheresse dans l'escarre. On a pu observer sans doute quelques points de suppuration dans la vaccine, comme on l'observe dans le charbon. Toutes ces dispositions familières aux miasmes putrides, malignes & pestilentiels, rendent ce rapprochement suffisant pour m'autoriser à nommer la vaccine *charbon artificiel*, & à la considérer comme telle.

Je me suis fait à moi-même quatre questions, dont la solution prouve le rejet nécessaire de la vaccination, rejet qui aura lieu tôt ou tard, malgré sa secte & les associations qui cherchent à la propager dans toute l'Europe, avant qu'elle soit même accréditée en Angleterre, où l'inoculation de la petite vérole se pratique journellement. N'allez pas croire que j'aie demandé aux partisans de la vaccine, quelle est la nature du virus de la vache ? pourquoi & comment il change notre organisation, &c. ? Ce seroit être indiscret, & ils ne manqueroient pas de me demander pourquoi le virus variolique ne forme pas des escarres & des boutons de rose ? Les quatre questions sont celles-ci :

LA VACCINE EST-ELLE DANGEREUSE ?

EST-IL CONSTANT QU'ELLE OTE A L'HOMME LA SUSCEPTIBILITÉ DE PRENDRE LA PETITE VÉROLE ?

LES INCONVÉNIENS ET LES DANGERS DE LA VACCINE SONT-ILS MOINDRES QUE CEUX DE LA PETITE VÉROLE ARTIFICIELLE ?

LA VACCINE EST-ELLE UNE MALADIE CONTAGIEUSE ?

C'est sans doute ce qu'il eût fallu décider avant d'adopter le système vaccinal : encore auroit-il convenu pour constater plus sûrement la supériorité de cette opération, de la faire rivaliser avec l'inoculation ordinaire, qu'on semble vouloir au contraire faire oublier. Il n'est pas étonnant qu'on se laisse induire

à erreur, vu l'enthousiasme passif des sectaires subalternes, & la facilité que chacun a de parler & d'agir arbitrairement sur une matière systématique, inconnue, incertaine, & qui ne signifie rien (7).

I.^{re} QUESTION.

LA VACCINE EST-ELLE DANGEREUSE ?

Commençons par prendre l'avis motivé du docteur Woodville, partisan sans doute de la vaccine, mais praticien très-éclairé & modéré. Il s'exprime ainsi : « Comme trois ou quatre malades sur cinq cents ont été réellement en danger, & qu'il en est mort un, je suppose que, par la suite, il se trouveroit que sur cinq cents inoculés de la vaccine, il en meurt un, assurément je ne voudrois point introduire dans mon hôpital cette nouvelle manière d'inoculer ; car, parmi les cinq cents personnes qui ont été inoculées de la petite vérole dans les derniers temps, il n'en est mort qu'une sur six cents. » Cette opinion, extraite du rapport de Woodville, traduit de l'anglais, semble avoir affecté les partisans de la vaccination, qui en

(7) Cette dernière expression ne m'appartient qu'à demi. Dans la bibl. brit. le D. Odier de Genève se plaint de ce que les médecins de Lyon, en s'exprimant ainsi, ont fort mal accueilli la vaccine. Il raconte qu'un de ses confrères, qu'il nomme, est parti pour aller introduire la nouvelle inoculation dans cette ville.

font l'analyse. (Voyez n.^{os} 125 & 126, bibl. brit.)
 Ils laissent ensuite à leurs lecteurs le soin d'apprécier
 la validité du motif donné par le médecin de l'hospice
 de Londres. Sans doute on saura l'apprécier, car, en
 supposant qu'il ne meure qu'un envacciné sur cinq
 cents, laissant à l'écart les accidens & les souffrances
 des autres, il faudroit préférer l'inoculation de la petite
 vérole.

Dans l'analyse du rapport fait par Woodville, les
 commentateurs finissent par contester que ce soit sur
 cinq cents. Ils prétendent que c'est sur six cent dix
 qu'un envacciné est mort. Ils relèvent peut-être une
 erreur de calcul, car ils n'ont pu mieux observer à
 Genève ce qui se passoit à Londres, que le médecin de
 l'hospice.

L'exposition à l'air augmente ou diminue l'effet du
 virus. Woodville ayant inoculé au bras & à la main,
 la différence fut très-sensible ; la tumeur de la main
 fut beaucoup plus étendue, d'une couleur beaucoup
 plus livide, & accompagnée d'une inflammation plus
 considérable que celle du bras.

Les partisans de la vaccine, en commentant le
 rapport de ce médecin, expliquent favorablement
 des signes de maladie toujours fâcheux : « Les symp-
 tômes d'affection générale, disent-ils, le mal de tête,
 l'agitation, l'angoisse, l'inquiétude, la pesanteur, l'as-
 soupissement, le dégoût & l'altération, sont des acci-
 dens de fièvre, communs à toutes les maladies fébriles,
 & qui ne paroissent point avoir été plus graves dans la

vaccine, qu'ils ne le font fréquemment dans la petite vérole inoculée. »

L'engorgement douloureux des aisselles, la roideur & les douleurs du bras, de l'épaule, de la nuque, les maux de gorge, les érysipèles & les rougeurs érysipélateuses, plus ou moins livides, n'ont pour cause que l'affection locale, comme si le vaccin transmis dans le sang, n'étoit pour rien dans ce désordre. (8). Les partisans de la vaccine conviennent cependant, d'après le médecin anglais, que ces symptômes ont plus d'intensité dans la vaccine que dans la petite vérole. Je ne crois pas qu'en confirmant les dangers de la vaccination, on puisse afficher pour elle plus d'enthousiasme & de partialité.

M. Woodville cite dans son rapport les maux de gorge, les vomissemens, les spasmes & les convulsions, symptômes assez fréquens dans la vaccination. A l'appui de ses observations, il remet les tables qu'il a dressées, desquelles il résulte que, sur deux cents envaccinés, sept ont été atteints vivement de délire & de convulsions : & depuis l'impression de ses tables, un enfant à la mamelle en est mort au 11^e jour de l'insertion du vaccin. La diarrhée, les douleurs d'entrailles, les boutons dans la gorge, les maux d'yeux, l'enflure du visage, les érysipèles, la toux & le délire se sont aussi manifestés dans la vaccine. Qu'on lise le rapport de ce médecin partisan de la vaccine, qui est venu la

(8) Voyez le traité par Aubert, ainsi que les n.^{os} 93 & 94 de la bibl. brit. p. 283.

porter à Paris; & qu'on juge ensuite s'il est suspect. (9).

Le premier tableau remis par ce médecin présente 110 envaccinés sur 200, & dans le second 194 sur 310; en tout 291 sur 510 envaccinés qui ont eu une éruption plus ou moins abondante, outre la grande tumeur qui laisse une marque ineffaçable au bras. Je fais qu'on accuse les miasmes varioliques de l'hôpital de Londres : je pourrois opposer aussi les miasmes du cowpox & de la vaccine, dont les médecins anglais avouent la contagion; mais ce seroit inutile, puisque le même résultat a eu lieu à la campagne.

C'est mal à propos qu'on a attribué les pustules vaccinales aux miasmes varioliques, puisque le D. Aubert nous assure (p. 45.) que cette éruption est propre à la vaccine. Il a vu, ainsi que M. Colon, des cas d'une éruption de boutons semblable à celui de la tumeur du bras; ce cas s'est présenté le 8^e jour de l'insertion, & il affirme (p. 44.) que quelquefois l'éruption a lieu lorsque l'aréole est très-vive, & qu'alors elle laisse des marques. Il existe des observations isolées, dit-il, sur des boutons qui ont paru de meilleure heure, ayant une forme en tout semblable à peu près à la tumeur de l'inoculation. M. Blanche a fait la même observation. Enfin, après avoir déterminé quelle est leur qualité, & rapporté les exemples des boutons des envaccinés

(9) Rapport sur la vaccine & sur l'inoculation de cette maladie, considérée comme pouvant être substituée à la petite vérole; par W. Woodville, médecin de l'hôpital des inoculés, à Londres

couvrant la surface du corps, ayant l'apparence de ceux de la petite vérole, le D. Aubert lève tous les doutes sur leur genre. Voici comme il s'exprime :

« On pourroit donc supposer que les vaccinés qui ont eu des boutons, les ont eus parce qu'ils avoient pris la petite vérole avant ou après la vaccine. On pourroit croire que ces boutons ont été tout simplement produits par la petite vérole, & qu'on ne les a attribués à la vaccine, que parce qu'ils ont paru en même temps qu'elle. Ce soupçon est fondé; il seroit difficile à combattre, s'il n'existoit pas un fait qui le détruit entièrement; ce fait, le voici. On a pris sur quelques-uns de ces inoculés la matière renfermée dans les boutons qui parurent à la surface du corps, & cette matière a reproduit, non pas la petite vérole, mais la tumeur vaccinale; cette même matière ayant été portée hors de la maison, c'est-à-dire hors d'une atmosphère chargée de miasmes varioliques, elle n'a donné que la vaccine simple & sans éruption générale. Cette expérience n'a pas été faite seulement dans la maison d'inoculation de Londres, elle a été répétée dans les provinces par d'autres médecins. Depuis elle a été faite à Genève, en Hollande, & elle a été suivie du même résultat. Il seroit, je crois, inutile de s'arrêter plus long-temps sur les faits qui prouvent que la vaccine est accompagnée quelquefois de boutons à la surface du corps: tous les inoculateurs en conviennent actuellement. » (p. 37 & 38.)

Ce médecin dit (p. 55.) « Lorsque la vaccine est

accompagnée d'une éruption à la surface du corps, la matière que ces boutons renferment, reproduit la vaccine, aussi bien que celle de la tumeur d'inoculation.»

J'insisterai sur les pustules, parce qu'elles montrent autant le danger que l'inutilité de la vaccine. Elle ne peut avoir aucun avantage sur la petite vérole, puisque c'est l'abondance des boutons qui la rend redoutable. Les auteurs de la bibliothèque britannique, frappés de leur nombre, après l'avoir cité comme extraordinaire & comme une circonstance accessoire, accusent Woodville d'être lui-même un foyer de contagion variolique. C'est assez mal à propos, puisque les Drs. Aubert, Colon, Blanche & Woodville ont reconnu que l'éruption pustuleuse de la vaccine est vaccinale, & non variolique. Dans l'analyse du rapport de Woodv., ils donnent les trois tables suivantes, pour exprimer la non-susceptibilité de boutons dans chaque âge & dans chaque sexe, que je mets sous les yeux du lecteur, pour lui en montrer le nombre & le danger.

Extrait de la Bibliothèque britannique, (n.º 93—94, pages 294, 295, 296 & 297.

« Sur 30 inoculés de 3 à 10 ans, il y en a eu qui n'ont point eu de boutons. Après eux, les petits enfans au-dessous d'un an en ont été les plus exempts dans la proportion de 41 sur 68; ensuite ceux de 1 à 2 ans dans la proportion de 10 sur 19; puis ceux de 2 à 3 ans dans la proportion de 7 sur 16; & enfin ceux de 10 ans & au-dessus en ont été incomparablement plus

affectés que les autres, puisqu'il n'y en a eu que 13 sur 67 qui n'ayent point eu de boutons. En réduisant tous ces rapports en figures décimales, & en ayant égard dans ce calcul à la différence des sexes, on peut exprimer la non-susceptibilité de boutons dans les différens âges, comme il suit : »

	Mâles.	Femelles.	Total.
De 3 à 10 ans. . .	0,769.	0,529.	0,633.
Au-dessous d'un an.	0,600.	0,605.	0,602.
Entre 1 & 2 ans. .	0,500.	0,538.	0,526.
Entre 2 & 3 ans. .	0,375.	0,500.	3,427.
Au-dessous de 10 ans.	0,170.	0,230.	0,194.

« On voit par là que l'avantage n'a pas été en faveur des filles de l'âge de 3 à 10 ans; mais qu'à cela près elles ont suivi presque la même progression que les garçons. Il n'y a aucune époque de la vie où il y ait dans la petite vérole inoculée, un aussi grand nombre d'individus, exempts de boutons, comparativement à ceux qui en ont. Dans l'âge le plus favorable à cet égard, à peine peut-on compter le quart des inoculés qui en soient exempts. »

« En comparant de même les différens âges pour le nombre des boutons, nous trouvons que, sur 57 garçons qui ont eu des boutons, 20 en ont eu moins de dix; 22 entre dix & cent, & quinze entre cent & mille; & de ces 15 derniers, 6 avoient moins de 3 ans, & 9 plus de 10. Sur 53 filles qui ont été dans

le même cas, 19 en ont eu moins de dix, 20 de dix à cent, & 14 de cent à mille. Sur ces 14, quatre avoient moins de trois ans, 2 entre 3 & 10, & 8 plus de 10 ans. En voici le tableau. »

	D'un à 10 boutons.		De 10 à 100 boutons.		De 100 à 1000.	
	Mâl.	Fem.	Mâl.	Fem.	M.	F
Au-deffous de 3 ans.	7.	10.	7.	11.	6.	4.
De 3 à 10 ans. . .	2.	5.	1.	1.	0.	2.
Au-deffus de 10 ans.	11.	4.	14.	8.	9.	8.
Total. . . .	20.	19.	22.	20.	15.	14.
	~~~~~		~~~~~		~~~~~	
	39.		42.		29.	

« Il résulte encore de là, relativement au sexe, que les filles au-deffus de 3 ans ont eu un peu plus de boutons que les garçons ; & relativement à l'âge, que celui auquel les uns & les autres en ont eu le moins, a été de 3 à 10 ans, & celui auquel ils en ont eu le plus, au deffus de l'âge de 10 ans. Cette dernière différence peut être exprimée en décimales par les nombres ,222 pour les trois premières années de la vie, 0,181 pour les sept suivantes, & 0,314 pour les années au-deffus. »

« Quoique le nombre des boutons ait été généralement plus considérable, lorsque la fièvre éruptive a duré plus long-temps, cependant il ne lui a pas été exactement proportionné. Car, comme nous l'avons vu,

sur 52 inoculés qui n'ont point eu de fièvre, il n'y en a eu que 43 qui n'aient point eu de boutons. L'un des 9 autres en a eu trois cents. C'est ce qu'on ne voit jamais dans la petite vérole inoculée, où l'éruption, si elle a lieu, est constamment précédée de fièvre. D'un autre côté, sur 89 inoculés qui n'ont point eu de boutons, il en est qui ont eu jusqu'à 4 & 5 jours de fièvre. Voici le tableau des rapports qu'il y a eu entre les jours de fièvre & le nombre des boutons.»

	Point de bout.	1-9	10-99	100-1000	Total.
Point de fièvre,	43	8	—	1	52
1 jour. . . . .	18	8	6	1	33
2 . . . . .	16	11	7	2	36
3 . . . . .	5	5	14	6	30
4 . . . . .	4	6	9	8	27
5 . . . . .	3	1	4	3	11
6 . . . . .	—	—	1	5	6
7 . . . . .	—	—	1	2	3
8 . . . . .	—	—	—	1	1
Total. . .	89	39	42	29	199

Selon Woodville, il y dans le choix de la matière vaccinale un danger qui n'eut jamais de réalité pour la matière variolique. La matière prise d'un malade qui n'avoit eu ni fièvre ni éruption, a toujours donné une maladie plus bénigne que celle que caufoit le pus

pris sur un malade affecté d'une manière plus grave. C'est ce qu'on peut voir en examinant avec attention les tables qu'il en a fournies.

Les auteurs de l'analyse de l'ouvrage de ce médecin, sentant l'importance de cette observation contre le vaccin, rendent tout à la fois hommage au virus varioleux, & contestent le rapport de bénignité & de malignité déjà observé entre la maladie de celui qui a donné le virus, & la vaccine de celui qui l'a reçu. Voici quelques unes de leurs réflexions (p.298 & 300.).

« On fait que dans la petite vérole inoculée, le choix du virus est tout-à-fait indifférent; que le pus d'une petite vérole confluente ne produit pas une maladie plus grave que celui d'une petite vérole très-bénigne, & réciproquement qu'une petite vérole confluente & très mauvaise, doit souvent son origine à un virus pris d'un malade très-légèrement affecté. Il seroit fort extraordinaire qu'il en fût autrement de la vaccine. »

Pour réfuter ce rapport de bénignité & de malignité contre Woodville, les auteurs de l'analyse nous font les aveux suivans, qui sont précieux de leur part, & qui appuyent notre opinion, à cause du nombre de jours de fièvre & de l'abondance des pustules vaccinales, alors même qu'ils détruiroient le rapport réciproque de bénignité & de malignité, entre la maladie de celui qui donne & de celui qui reçoit le virus. Les auteurs ont été curieux de vérifier cette assertion; ils ont dressé une table à la suite de celle

de Woodville, après laquelle ils disent : ( p. 300. )

« On voit clairement que l'opinion de Woodville est mal fondée, & qu'il n'y a eu aucun rapport constant de bénignité entre la maladie de celui qui donnoit le virus, & la maladie de celui qui le recevoit, ni relativement à la fièvre, ni relativement aux boutons, puisque le virus pris dans son plus grand degré de bénignité & sur un malade qui n'avoit ni fièvre, ni boutons, a pourtant produit 28 jours de fièvre, & 241 boutons répartis entre 15 inoculés (*envaccinés*), tandis que, pris sur un malade qui avoit eu 8 jours de fièvre & 1000 boutons, il n'a produit que 21 jours de fièvre & 498 boutons entre 12 inoculés (*envaccinés*), & puisque dans tous les degrés intermédiaires on remarque la même inégalité. »

« Il en est de même d'une autre assertion de l'auteur; c'est que le pus pris sur les boutons, produit constamment une maladie plus grave que si on le prenoit au bras. Cette assertion est erronée; car une personne inoculée avec le pus des boutons d'un malade qui avoit eu 6 jours de fièvre & 530 boutons, n'eut qu'un jour de fièvre & point de boutons; une autre, inoculée avec les boutons d'un malade qui avoit eu 2 jours de fièvre & 1000 boutons, n'eut ni fièvre ni boutons. Il est vrai que sur 17 personnes inoculées de cette manière, nous en trouvons 16 qui ont eu de la fièvre, & 14 qui ont eu des boutons; & le D. Woodville affirme à cette occasion, d'après des observations postérieures, que sur 62 personnes inoculées avec le pus d'un bouton,

57 eurent une éruption ; & que ceux qui reçurent ensuite la maladie de ces 57 malades, eurent aussi des boutons dans la même proportion.

Ne perdons pas de vue l'opinion de ces partisans de la vaccine, qui disent que le choix du virus de la p. v. est indifférent ; car cet aveu confirme sa bénignité par le fait propre de l'inoculation, comme je l'ai déjà observé.

Le D. Decarro paroïssoit s'étonner de l'abondance des pustules que les personnes inoculées à l'hospice de Londres de la vache de M. Coleman, eurent à supporter ; la première en eut 300, la seconde 105, & la troisième 350. C'est bien plus étonnant de voir souvent dans les tables le nombre de 1000 boutons sur le même individu & sous la forme abrégée des merveilles vaccinales. Sans doute, la vaccine est souvent bénigne, le charbon l'est quelquefois. Cette éruption ainsi confluente est pire que la variolique naturelle dans les cas ordinaires, & ne peut être comparée à la p. v. artificielle, qui ne montra jamais rien de pareil, de si effrayant & de si dangereux.

La matière vaccinale n'est pas aussi dure que la tumeur, mais elle est aussi sèche. En lisant le nouveau système, je crois rêver. Qu'on se rappelle *le conte de ma mère l'oye* : en voici un très-nouveau, qui intéresse la santé des blanchisseuses de Blagnac.

« L'habitude d'avoir les bras découverts pendant toutes les saisons, & l'usage fréquent du savon alkalisé, rendent la peau dure, rouge & brillante ; quand le  
bras

bras de la personne qu'on inocule, a cet aspect, on doit s'attendre à l'inflammation. » ( Aubert, p. 47. )

Cette inflammation est aussi l'effet de toute irritation, de la moindre égratignure, de la piquure d'un instrument avec lequel on entame la peau, selon Jenner, Aubert, &c. Telle est l'origine indiquée des érysipèles, qui s'étendent quelquefois sur tout le bras, au-dessus & au-dessous de la tumeur, occasionnant la douleur, la roideur du membre, la fièvre, &c. Cette irritation fort étendue, réagit sur la constitution. Les mouvemens & les accès de fièvre, qui proviennent, selon Aubert, d'un degré d'intensité de l'affection locale, sont différens de la fièvre constitutionnelle, quoique souvent plus violens qu'elle-même. Le venin introduit dans le sang, n'est compté pour rien dans ce désordre. On n'a pas réfléchi que si les jeunes filles ne peuvent blanchir leurs fichus sans être mordues si vivement par le vaccin, qui n'épargne ni leurs bras retrouffés, ni leurs mains potelées, elles sauront, ainsi que les élégantes, rejeter cette virulente matière, à moins qu'elles n'obtiennent de quelques négocians de Marseille, qui prennent intérêt à la vaccine, un procédé nouveau de savon sans alkali. Jusqu'à présent on a inoculé pour diminuer les souffrances & conserver la beauté, mais non pour la blesser aussi vivement.

Le fait authentique, rapporté & publié par le D. Vaume, fait que j'ai déjà cité, page 16, établit seul & confirme les dangers de la vaccine. Le voici :

« Le 18 pluviôse dernier, le C.^{en} Goupy, banquier,

demeurant à Paris, rue Thevenot, n.º 63, à la sollicitation de quelques amis qui lui affuroient que la vaccine étoit sans danger, accepta l'offre faite par le C.^{en} Colon d'envacciner ses deux filles, dont une âgée de cinq ans & l'autre de deux ans environ. L'aînée fut envaccinée la première, & l'on se servit de la matière de sa vaccine pour envacciner la cadette. On représenta, dit le D. Vaume, au vaccinateur que cet enfant avoit une humeur de gourme à la tête; elle étoit d'ailleurs bien portante, même vigoureuse. L'opération fut donc faite, & le 22 la vaccine fit son effet ordinaire; le 24, l'inflammation des boutons vaccins ayant augmenté, il survint une forte fièvre qui, le lendemain, fut suivie d'une éruption considérable de gros boutons, particulièrement sur la tête, la face & le col. Ces boutons avoient absolument la même figure que les boutons de la vaccine survenus aux piquures. Les symptômes allèrent toujours en augmentant jusqu'au 30 pluviôse; plusieurs vaccinateurs furent appelés pour donner leur avis; les vésicatoires furent appliqués à deux reprises. Vers le 1^{er} ventôse, le délire fut accompagné de convulsions, & l'enfant mourut le 3 ventôse, tous les boutons ayant conservé leur même grosseur. » C'est du père de l'enfant, homme honnête & véridique, que le D. Vaume tient le récit de ce cruel événement. En faudroit-il de plus fâcheux pour nous éclairer & pour nous faire renoncer à une tentative systématique & téméraire? non, car considérant la vaccine comme

un véritable charbon, il ne me faut sur elle aucun autre renseignement pour la rejeter & la déclarer dangereuse. Les accidens qui se multiplient, & l'opinion la plus unanime, ne tarderont pas à le justifier.

### II.^e QUESTION.

*EST-IL CONSTANT QUE LA VACCINE ÔTE A L'HOMME LA SUSCEPTIBILITÉ DE PRENDRE LA PETITE VÉROLE ?*

Un seul fait décideroit la négative, & les partisans même de la vaccine nous en fournissent plusieurs sans le vouloir.

Jenner prétend que c'est le 5^e ou le 6^e jour que l'action de la vaccine a lieu sur l'habitude du corps. Aubert a vu des inoculés sur qui certains symptômes bien caractérisés, tels qu'une éruption, prouvoient que, dans ce période, le virus vaccin avoit été absorbé & avoit agi sur le système général. Mais chez d'autres, ce n'a été qu'au 8^e ou 9^e jour (p. 28.). C'est depuis le 9^e jour jusqu'au 12^e, que le centre du bouton commence à sécher, & prend l'apparence d'une croûte. Ainsi toutes les petites véroles survenues aux envaccinés après le 6^e jour, prouvent bien la *susceptibilité* après la vaccine : point du tout, on conteste même les varioles survenues le 13^e, le 14^e & le 15^e jour.

Lorsqu'on a inoculé, dit encore Aubert (p. 83.), avec le venin variolique, les individus qui avoient eu la vaccine, l'inoculation a produit, dans quelques



cas assez rares, un bouton de petite vérole à la place même où le virus avoit été inféré.

Le même médecin cite ( page 84 ) un de ces faits : « Trois enfans de M. Schiels, ayant eu la vaccine un an auparavant, furent exposés aux miasmes varioliques à l'hôpital de Londres. Sur deux de ces enfans, l'inoculation ne produisit qu'une rougeur éphémère; chez le troisième, il se développa à la place de l'inoculation, un bouton absolument semblable, dit-il, aux boutons de petite vérole. Il suppura, forma une croûte, & la matière qu'on en retira, avec laquelle on inocula, donna une petite vérole parfaitement caractérisée. » Ce fait s'est passé dans la maison d'inoculation, sous les yeux de plusieurs inoculateurs anglais.

Le D. Aubert ajoute que ces médecins n'ont vu dans ce bouton qu'une affection locale qui auroit pu également se développer, si cet enfant avoit eu la petite vérole, au lieu de la vaccine. Il résulte de cette contrepreuve que, sur trois enfans, un seul eut la petite vérole après la vaccine. Aubert voudroit établir qu'il n'y a qu'affection locale dans ce bouton, & faire affecter le système général par l'effet pur & simple de cette irritation locale; cela n'est pas possible. Il convient ailleurs qu'un seul bouton caractérise la petite vérole; & puis il a vu ce bouton accompagné, dans les contrepreuves citées, de tous les symptômes, tels que nausées, vomissement, mal de tête, fièvre, & la régularité de l'éruption au période fixe. Que

veut-on donc ? examinons la table de Camper, où nous ne trouvons parfois qu'un seul bouton dans la petite vérole artificielle.

Il est reconnu par Jenner, Woodville, Wacfel, Pearson, Aubert, &c. que c'est du 6^e au 7^e jour que la tumeur vaccinale prend cet aspect qui lui est particulier & qui la caractérise si bien, & que la dépression qui se forme dans son centre par l'affaissement, est à cette époque un caractère spécifique ; que cette dépression subsiste jusqu'à ce que la croûte (l'escarre) est entièrement formée, & que le bouton commence à se sécher du 11^e au 12^e jour. Néanmoins, lorsqu'on leur cite de petites-véroles survenues le 9^e, 10^e, 11^e, 12^e, 13^e, 14^e & 15^e jour de la vaccine, ils prétendent qu'à ces époques *le virus n'avoit pas agi encore sur le système général, que l'infection variolique étoit antérieure au sublime travail spécifique, qui change (suivant leur système particulier) la constitution du sujet envacciné.* Ainsi ils sont continuellement en opposition & en contradiction avec eux-mêmes, ce qui arrive toutes les fois qu'on a commencé par raisonner sur des faits & des principes faux. Si on les pousse trop vivement, ils s'accrochent à la vaccine bâtarde, à celle qu'on suppose au sujet envacciné, qui déjà auroit eu la petite vérole. On accuse même le fil qui a servi à l'insertion, & l'on nous raconte cela sérieusement dans la bibliothèque britannique, p. 203, n.º 123-124 :

« Note (2). Les médecins de Reims ont observé

que l'inoculation avec le fil avoit souvent produit entre leurs mains une vaccine bâtarde. J'ai eu connoissance d'un accident semblable arrivé au docteur Scaffi de Gênes. Il avoit vacciné un enfant avec un fil très-bien choisi, que je lui avois envoyé d'ici. Cet enfant n'eut qu'une vaccine équivoque, pareille à celle que décrit M. Sacco, & qui ne le préserva point de la petite vérole, qu'il a eue depuis fort heureuse par l'inoculation. Le D. Decarro de Vienne a aussi reconnu que plusieurs de ses premières vaccinations avec le fil, qu'il avoit trop légèrement regardées comme bonnes, étoient dans le même cas. On ne fauroit trop insister sur la nécessité d'avoir vu fréquemment la vraie vaccine, pour pouvoir la distinguer de la vaccine bâtarde. »

La vaccine est, selon eux, assez capricieuse pour agir sur les sujets déjà envaccinés, l'inoculât-on cent fois, mais elle ne produit sa tumeur & n'opère ses merveilles que sur ceux qui n'ont point eu un seul grain de petite vérole. De sorte que, par un aveuglement & une prévention familière aux zélateurs de systêmes, ils appuyent leur théorie des expériences, qui se rencontrent analogues & conformes à leurs vœux, & ils rejettent, sous de vains prétextes, toutes celles qui la contrarient. Aubert l'invoque assez mal à propos, cette expérience, en disant (p. 80.) tout ce qu'il faut pour faire rejeter le systême vaccinal.

« La vaccine est un fait bien plus extraordinaire que celui de l'inoculation de la petite vérole; elle

cadre bien moins encore avec nos préjugés & nos connoissances. Comment nous persuaderons - nous qu'une pustule née sur le pis de la vache, puisse, en se reproduisant sur l'homme, l'empêcher de prendre la petite vérole ? quelle analogie y a-t-il entre ces phénomènes ? quelle suite de raisonnemens, quelle théorie appuiera un fait aussi nouveau, aussi étrange ? Il n'y a point de théorie, il faut l'avouer, qui justifie la chose devant le tribunal de notre raison ; mais l'expérience entasse les preuves, & notre incrédulité, quelque fondée qu'elle soit, est forcée de céder. »

On a déjà prouvé par des faits authentiques, auxquels j'en ajoute de nouveaux, qu'on en appelle souvent à une fausse expérience, d'après laquelle chacun se dirige suivant ses idées. Il me seroit difficile de fournir à mes lecteurs une table contenant les noms de tous les envaccinés qui ont eu la petite vérole avant la vaccine & après la vaccination : il faudroit avoir un bureau d'adresse & de correspondance pour recueillir des faits aussi nombreux. S'il en existe, ce n'est que pour propager & accréditer le systême du jour. Déjà les accidens survenus & indiqués au comité de vaccination, sont oubliés : je n'en citerai que deux très-authentiques & concluans contre la prétendue vertu spécifique de la vaccine, qui ôte à l'homme la susceptibilité ( 10 ) de prendre la petite vérole,

---

( 10 ) J'emploie cette nouvelle expression des partisans de la vaccine, qui disent *susceptibilité* & *non-susceptibilité* pour exprimer dans l'homme une qualité passive ou négative.

& j'en ajouterai deux autres, qui ne sont pas équivoques. Chaque observateur en trouvera bientôt partout ; & quand l'enthousiasme sera passé, on n'en parlera plus ni en Prusse ni dans les journaux.

Le D. Dufay, professeur de l'école de médecine de Paris, a publié le 1.^{er} floréal an 9, dans les journaux, l'observation qui suit :

« L'enfant du C.^{en} Cronier, perruquier, demeurant à Paris, rue Honoré, n.^o 194, près celle de l'Arbre sec, fut envacciné le 20 pluviôse an 9. L'éruption se fit dans l'ordre ordinaire. Les boutons étoient si beaux, qu'on imbiba des morceaux de fil de la liqueur qu'ils contenoient ; ils furent encadrés & envoyés dans les départemens. Le 11^e jour les boutons s'affaîsèrent, il survint des vomissemens bilieux, & enfin la fièvre qui dura quarante-huit heures. On administra l'ipécacuanha & deux onces de manne à un jour d'intervalle, & l'enfant se porta bien jusqu'au 18 germinal dernier, époque à laquelle il survint le hoquet, des nausées, le vomissement, & enfin tous les symptômes qui précèdent l'éruption variolique, laquelle se fit le 20, 1.^o à la tête, 2.^o à la vulve, enfin sur toutes les parties du corps. »

Ce medecin s'amuse, à la suite de cette observation, à faire au comité médical, & pour sa propre instruction, dit-il, des questions indiscrettes sur la nature du virus vaccin, du variolique, &c. &c. Le 2 floréal il reçoit par la même voie, non la réponse à ses questions, qu'il attendra long-temps, mais la

note

note suivante d'un médecin, partisan de la vaccine, sur l'observation *Cronier*.

« L'éruption que le D. Dufay nomme variolique, survenue, d'après son rapport, le 20 germinal, a commencé le 15, c'est-à-dire 45 jours après la vaccination; & ce n'est que le 18^e, c'est-à-dire 3 jours après l'éruption, que des nausées, des vomissemens, le mal de tête & la constipation ont eu lieu, ce qui annonce une marche inverse de la petite vérole, dans laquelle la fièvre précède l'éruption. J'affirme que l'enfant dans les premiers jours de cette éruption, a toujours été à l'école, & ne garda la maison que parce qu'on lui reprocha d'avoir la galle. J'ajoute que le 7^e jour de l'éruption, & le 4^e de la fièvre, la dessiccation étoit à peu près complète. »

Voilà comment les partisans de la vaccine tournent tout à son avantage. Qui ignore que souvent la p. v. après l'éruption, ne gêne pas assez les enfans, quand elle est bénigne, pour les empêcher de sortir, & qu'après la vaccination de l'enfant *Cronier*, la p. v. a pu avoir quelque aspect de l'éruption de la galle, qu'on a rencontré quelquefois dans la pratique, & qui, dans l'inoculation, a fait croire aux parens des enfans qu'on leur avoit inoculé la galle. Jamais on ne prouva mieux que la vaccine n'ôte pas à l'homme la susceptibilité de prendre la p. vérole. En voici d'autres preuves.

Le D. Vaume, pour prouver que la vaccine n'ôte pas à l'homme cette disposition a cité le nommé *Blondeau*, chez qui l'insertion du vaccin avoit le mieux

réussi, puisque, pour exemple de la beauté de sa vaccine, on eut la précaution ou la fatuité de faire graver la figure des boutons qui en résultèrent, & de faire peindre les pourtours en couleur de rose. Trois mois après, Blondeau fut inoculé de la petite vérole, avec deux autres, pour faire la contrépreuve admise par le comité : il eut des boutons varioleux, bien caractérisés, avec fièvre le 8^e jour, &c. Pour ne laisser aucun doute sur la nature de cette petite vérole, le comité fit prendre de la matière purulente de Blondeau : on en inocula deux enfans, dont un, nommé Charles Lavalette, eut une petite vérole des plus complètes, avec cent boutons ou environ ; on inocula encore de cette nouvelle matière de Lavalette, son frère de lait, qui de même prit la petite vérole, ce qui confirma la preuve que Blondeau avoit bien réellement pris la petite vérole, après sa vaccination. Le tout, dit le médecin Vaume, est consigné dans les verbaux du comité.

Voici deux contrépreuves aussi désagréables qu'involontaires, qui ne laissent aucun doute sur la susceptibilité des envaccinés à prendre la p. v. épidémique :

Depuis quelques mois la p. v. fait des ravages à Castelnau d'Estretfonds, sur la route de Toulouse à Montauban. Le C.^{en} Rey, maire du lieu, pour mettre sa fille à l'abri de la contagion variolique, la fit envacciner par son oncle, officier de santé à Toulouse. L'enfant eut la vraie vaccine, & la p. v. survint après le 9^e jour de l'opération.

Un de mes amis m'a fourni le détail de la maladie de cet enfant, par une lettre qui est en mon pouvoir; comme elle ne désignoit pas le jour de l'apparition de la p. vérole, je pris des informations avec les parens, qui me confirmèrent le fait tel qu'il est rapporté.

La même lettre annonce que le fils du C.^{en} Cham-bonneau, qui avoit suivi l'exemple du C.^{en} Rey, avoit eu la petite vérole après l'opération & le travail de la vaccine, sans indiquer combien de temps après la vaccination. Je transmets les faits tels qu'ils sont. On auroit beau contester que le 9^e jour, la vaccine de M.^{lle} Rey n'avoit pas fini son ouvrage. Nous devons nous en référer à l'affertion de Jenner & autres, qui ne lui accordent qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment, & toujours jusqu'au 6^e ou 7^e jour que Jenner fixe exclusivement, & que j'admets inclus, sans inconvenient, pour vider toute contestation & tout doute. Enfin le travail spécifique est fini avant la dessiccation sans doute, & la croûte du bouton de la tumeur est dans sa dessiccation le 11^e jour. En général, on s'attache à affoiblir la lumière que les observations peuvent jeter sur une matière obscure, comme on l'a fait à l'égard de celles de Woodville, qui sont nombreuses. On eût voulu, par la réponse citée, faire des modifications sur celle de Cronier, mais tout cela ne change rien à la force du miasme variolique, qui saura se moquer de tout décret à intervenir, de la part du comité médical de vaccination, sur la *non-susceptibilité constante & permanente* vainement attribuée aux envaccinés de la vraie vaccine.



Si les auteurs du système eussent pu établir la neutralisation du virus variolique par le pus de la vache, il eût été singulièrement amélioré. Il a fallu renoncer à cette chimère hasardée, d'après les expériences faites par Woodville & Wacsel, confirmées par Aubert qui déclare (p. 39 & 40 de son traité) avoir vu inoculer sur le même sujet les deux virus, dont l'un a formé sa tumeur, & l'autre son bouton. La matière de la tumeur & celle du bouton variolique ont produit, la première la vaccine, & l'autre la petite vérole confluente. Chacun a conduit respectivement sa maladie à sa fin, selon sa marche & son caractère ordinaires, agissant simultanément dans le même individu. Cette prétendue vertu vaccinale est inconcevable: il n'y a que l'expérience qui puisse la faire adopter, & celle-ci la trahit; il faut un demi siècle pour la fixer. Elle n'est pas moins inconséquente, car si les deux virus vont si bien d'accord, logeant & voyageant ensemble, il sera difficile aux disciples de Jenner de les diviser & de les brouiller, à ce point de forcer le plus ancien de sortir pour toujours du territoire français & de disparaître même de l'Europe, ou de faire tuer, de dessein prémédité, le plus fort par le plus foible, quand ils seront séparés.

Il seroit déplacé de contester que la vaccination puisse produire momentanément, & pour un temps donné, toujours indéfini, les effets qu'on lui attribue. L'expérience semble le confirmer en général, & c'est vraisemblablement ce qui a provoqué cette agréable

illusion dans l'esprit de tant de savans & de personnes dignes de l'estime publique, qui se sont emparés de la découverte de Jenner, aussi inextricable & plus dangereuse que celle de Mesmer, sans avoir bien calculé l'impossibilité de fournir la garantie qu'ils donnent avec une assurance peu réfléchie, impossibilité qui dérive de la nature même d'un objet systématique & conjectural.

Je crois certainement que plusieurs envaccinés & le plus grand nombre est à même d'éviter la contagion variolique, pendant quelque temps, par les conséquences résultant des épreuves déjà faites par les auteurs de la vaccine; mais je pense aussi qu'il est impossible aux partisans de cette opération de garantir avec sagesse l'éternelle vertu qu'on lui suppose. Il est raisonnable de révoquer en doute cette assertion gratuite de la non-susceptibilité pour la vie, si l'on considère les changemens que la nature opère en nous à différentes époques & à certains âges, tels que celui de la dentition, de la puberté; aux temps de l'apparition & de la cessation des crises naturelles & périodiques, &c.; changemens qui influent sur nos goûts, sur nos habitudes, & qui sont plus réels & plus conséquens que celui que le D. Aubert & autres partisans de la vaccine supposent être opérés par elle sur le système général du corps de l'envacciné. On ne peut encore, selon la question faite par le D. Dufay, prévoir si, à ces époques que nous venons de préciser, il ne nous surviendra point de maladies inconnues.

En admettant donc, si l'on veut, que *la vaccine ôte à l'homme*, dans certains individus & dans plusieurs cas, pour un temps limité ou dont nous ne connoissons pas l'étendue, *la susceptibilité de prendre la petite vérole*, tout avantage disparoît, si la vertu spécifique ne l'en délivre pour la vie; au contraire, elle lui devient plus préjudiciable, si elle a été l'origine & la source d'une fausse sécurité, qui peut être suivie d'accidens incalculables. A cet égard, la vaccine ne mérite pas plus d'honneurs, & n'a pas, en son espèce, de plus grands avantages que la peste, qui jouit de pareils attributs. La non-susceptibilité des gens intrépides, des goutteux, des phthifiques, des personnes d'une complexion maigre n'est pas moins surprenante à l'égard de cette cruelle contagion, que celle des envaccinés concernant la petite vérole. La peste, à son tour, n'épargne pas plus les gens timides & les plus robustes, que la petite vérole n'a épargné jusqu'ici ceux qui ont eu la maladresse de se donner la fausse vaccine, en contractant volontairement une maladie, sans la connoître.

J'ai déjà fait l'énumération de plusieurs maladies dont l'homme est souvent délivré, pour un temps qui n'est pas fixe, par d'autres affections malades, plus ou moins graves; phénomène qui n'est pas moins digne d'attention que celui que produiroit la vaccine, & qui réduit à peu de chose le merveilleux dont on a voulu l'embellir. Bientôt on verra s'écrouler cet échafaudage imaginaire, qui n'est étayé que sur des illusions & des conjectures plus propres à flatter qu'à convaincre.

Maintenant considérons & ne perdons pas de vue que sur cent inoculés, il y en a constamment cinq qui ne sont pas susceptibles de prendre la petite vérole, selon les tables, les calculs & le témoignage de Dimsdale, Camper & autres célèbres inoculateurs. Ainsi sur cent envaccinés, il y en a déjà cinq en qui il faut reconnoître la non-susceptibilité naturelle, limitée ou non, indépendante du sublime travail de la vaccine. Je dis limitée, car il y a deux ans que j'inoculai un enfant aux deux bras, avec un virus frais & actif, qui fut sans effet, même à l'endroit de l'insertion. Six mois après, une seule insertion à un bras, pratiquée sous l'épiderme comme la moitié du point que j'ai déjà désigné (p. 62.), donna une petite vérole très-bénigne. Nous savons tous que de tendres mères, allaitant des enfans variolés couverts de croûtes, n'ont jamais pu prendre la p. v. qu'elles redoutoient; qu'il y a dans la société des personnes qui se plaignent de n'avoir pas contracté la maladie dans leur jeunesse, ayant à la craindre toute la vie. Si le libertin a affronté impunément la débauche vénérienne sans en être infecté, j'ai vu aussi des cas où, sans aucun signe apparent de maladie, il la propageoit sans s'en douter. Personne n'ignore que bien des gens n'ont pu jamais contracter la galle en s'exposant à cette contagion, tandis que les mêmes & d'autres en ont été atteints, sans s'y être exposés d'une certaine manière. Toutes ces réflexions me confirment que la contrépreuve des partisans de la vaccine ne vaut pas une semi-preuve, & qu'il faudroit

un nombre d'années suffisant pour lever les doutes sur la vertu spécifique & durable de la vaccine, si l'expérience n'avoit déjà prouvé qu'il n'est pas constant qu'elle ôte à l'homme la susceptibilité de prendre la petite vérole. Je n'ai pas ajouté pour la vie, parce que c'est une condition, sans laquelle elle devoit être rejetée sans autre examen.

### III.^e QUESTION.

*LES INCONVÉNIENS ET LES DANGERS DE LA VACCINE SONT-ILS MOINDRES QUE CEUX DE LA PETITE VÉROLE ARTIFICIELLE ?*

En prouvant que la vaccine est dangereuse, & que la petite vérole inoculée ne l'est pas, j'ai déjà donné la solution de cette troisième question. Il ne restera aucune incertitude, si l'on compare le nombre & la qualité des boutons varioliques, si l'on a égard à leur caractère, à leur forme, à leur grosseur, à l'avortement des pustules vaccinales qui se dessèchent, & à la qualité suppurative des boutons varioleux. 1.^o Trois sortes d'éruption menacent la vaccine, savoir, *l'ortie*, *la scarlatine*, *la pustuleuse*. 2.^o Une quatrième espèce d'éruption semblable à la petite vérole volante, observée par Aubert, Odier, Woodville, sous la forme de petits boutons vésiculaires, qui surviennent lorsque l'aréole est très-vive, & quelquefois aussi après le dessèchement de la tumeur vaccinale. 3.^o une fièvre essentielle, selon Pearson, à la vertu spécifique vaccinale, l'accidentelle

l'accidentelle qui est plus ou moins irrégulière, & les divers symptômes *essentiels*, *concomitans* & *accidentels*. 4.^o L'affaïffement, la rentrée & le grand nombre de pustules contagieuses, plus analogues aux effets de la malignité & des venins en général, & à de petits *charbons* en miniature, qu'à une maladie éruptive, proprement dite. 5.^o Le caractère charbonneux de la tumeur vaccinale, fondé sur son refus à suppurer, & sa terminaison par l'escarre, qui n'est pas plus merveilleuse que celle du charbon, ainsi que sur le rapprochement des symptômes des deux maladies dont j'ai fait la comparaison (p. 85.). 6.^o Le rapport des symptômes produits par l'action du vaccin & de certains venins qu'on peut comparer, tels que celui de la moule, poisson qui tantôt nourrit, tantôt empoisonne, selon l'espèce ou la qualité, & qui cause une maladie dans laquelle on retrouve les signes concomitans ou accidentels de la vaccine, tels que l'éruption à marques d'ortie, la scarlatine, l'érysipèle, des convulsions, &c. (voyez p. 52. 7.^o Le danger de la formation de nouveaux levains, & s'il est permis de le dire, de maladies inconnues jusqu'à présent. 8.^o L'inconvénient même de la bénignité de la maladie, qui, selon Aubert (p. 27), a laissé le 13^e jour, & pour quelque temps, une teinte pâle & les yeux cernés, à ceux dont l'indisposition a été légère, & qui parfois marque aussi un changement momentané sans doute dans les traits des enfans un peu affectés, signes caractéristiques de malignité & de l'action étouffée du venin transmis,

auquel je préférerois une indisposition ordinaire.

9.^o L'engorgement douloureux des aisselles, de l'épaule, de la nuque, l'érysipèle, &c., les douleurs érysipélateuses, &c., déclarés par les auteurs avoir souvent plus d'intensité dans la vaccine que dans la p. vérole inoculée, & qu'ils attribuent à l'irritation & à l'affection locale, par prévention ou par esprit de système, plutôt qu'au virus vaccinal introduit dans le sang.

10.^o Les inconvéniens sur le choix du virus, & son altération; sa bâtardise à certaines époques & sur certains individus qui auroient eu, sans s'en douter, la p. v. avant la vaccine, & qui fourniroient alors un vaccin de mauvaise qualité; l'inconvénient des fils, les dérangemens, déjà cités, pour un rien, une fadaise, un atome de rouille ou de poussière, qui fait cesser le travail de cette capricieuse, & lui enlève sa vertu spécifique, selon Aubert, tandis que sans aucun fruit, elle laisse la tumeur imparfaite, l'escarre, la cicatrice profonde, & la marque difforme pour les bras retrouffés qu'elle n'aime pas.

11.^o Cette bisarrerie d'être moins cruelle pour les garçons que pour les filles, déjà trop affligées de maladies, & dont on ne me persuadera pas qu'elle respecte les crises & les fonctions naturelles, ainsi que la dentition des enfans.

12.^o Enfin le désagrément de supporter au 6.^e jour, selon Jenner, & si l'on veut jusqu'au 7.^e la fièvre nécessaire à la vertu spécifique, une fièvre accidentelle épidémique, & de contracter la petite vérole, souvent depuis le 9.^e jusqu'au 15.^e jour, ayant alors à lutter contre deux ennemis perfides & coalisés.

Cette énumération de fympômes & d'inconvéniens de la vaccine, reconnus & avoués par les auteurs, met le lecteur à portée de les comparer avec ce que j'ai dit depuis la page 60 jusqu'à la 71^e, sur l'inoculation de la petite vérole artificielle. Il peut encore jeter un coup-d'œil impartial sur la table de Camper & sur celles de Woodville : il trouvera bon alors que j'évite des répétitions, & que je termine par le parallèle suivant, qui n'est que le résumé de ce qui a été dit, & la solution de la troisième question.

*Parallèle de la petite vérole artificielle  
& de la vaccine.*

La petite vérole artificielle suffit pour ôter à l'homme la susceptibilité de prendre cette contagion, & elle lui en fournit une garantie suffisante, étant elle-même *la petite vérole*, qu'on n'a qu'une fois ( 11 ).

*Il n'est pas constant que la vaccine ôte à l'homme cette susceptibilité, elle n'en fournit aucune garantie; il est clair comme le jour que sa vertu, prétendue spécifique, s'est déjà trouvée en défaut ( 12 ).*

La petite vérole artificielle n'a besoin de preuve ni de contrepreuve, elle se suffit à elle-même. Il est sans exemple, selon les Drs. Dimsdale & Camper, qu'un inoculé l'ait prise par contagion : en quoi elle a

( 11 ) Voyez page 59 & suivantes : *De l'inoculation.*

( 12 ) Voyez la seconde question, page 109 & suiv.



encore un avantage, non seulement sur la petite vérole naturelle, mais sur la vaccine, qui peut se communiquer & agir sans cesse, selon Jenner (13), qui cite la femme Wynnes.

La petite vérole artificielle n'est ni douteuse ni dangereuse; nous ne risquons rien avec elle si son virus est inné, quoiqu'il paroisse acquis depuis le septième siècle. Son pus a sans doute plus d'analogie avec nos humeurs que le venin de la vache; sa marche est constante, régulière & connue: elle tient ce qu'elle promet, elle ne donne que ce qu'elle a, & elle ne peut être que ce qu'elle est, *la petite vérole*.

*La vaccine est douteuse & dangereuse, sa marche est irrégulière, les accidens viennent souvent l'accabler, un rien la déränge dans son travail sublime. Elle peut être, selon Jenner, &, comme je l'ai déjà dit, cause prédisposante de maladies inconnues, individuelles & générales, & procréer de contagions nouvelles: en quoi elle donnera & fera plus de mal qu'elle n'en offre au premier aspect, par l'imprévoyance de ses partisans (14).*

La petite vérole artificielle ne donne ordinairement qu'une fièvre légère, courte & supportable, qui disparoît à la sortie des premiers boutons. Ceux-ci sont petits & peu nombreux; quoique le nombre soit plus grand, la maladie conserve sa bénignité, elle ne laisse point de marques (15).

---

(13) On le verra dans la quatrième question.

(14) Vous verrez ce que dit Jenner lui-même, 4.^e question.

(15) Si, pour exemple du contraire, on m'opposoit quel-

*La vaccine donne 1.° la fièvre essentielle à ses effets spécifiques, selon le D. Pearson; 2.° une autre fièvre accidentelle, irrégulière, dépendante de la réaction du système général, causée & entretenue par les différentes éruptions tout-à-fait étrangères, nous dit-on, à la vertu spécifique. Elle a des pustules, qu'on a oublié de faire peindre, & qui parfois laissent des marques.*

La petite vérole artificielle a réuni l'opinion de presque tous les médecins, chirurgiens, des personnes éclairées, & de ceux même qui la rejettent aujourd'hui pour lui substituer la vaccine.

*Celle-ci aura sans cesse à lutter contre les médecins qui savent douter, à l'exemple d'Hippocrate : & déjà, si parmi les gens de l'art, on recueilloit les suffrages, elle seroit bientôt dans l'oubli. Mais non, elle est trop protégée pour que cela arrive. Heureusement elle sera assez inconséquente pour continuer de se trahir, & de compromettre des amans qu'elle a capté parmi les hommes éclairés, qui, dégagés un jour de toute prévention, appréciant ses vices comme ses vertus, & redoutant le bouton argenté de cette autre Bella-dona, abandonneront cette perfide qui jusqu'ici a blessé impunément nos femmes & nos enfans, & qui finira par meurtrir les philanthropes qui la caressent, s'ils ne sacrifient*

---

ques cas rares contre l'affertion des médecins les plus expérimentés sur cette maladie, & que j'ai cités, je ferai comme eux l'histoire des préparations inutiles & nuisibles aux inoculés, adoptées par préjugé, par amour-propre, ou à l'exemple de Rhasèz & autres polypharmques.

*L'amour-propre du moment au bonheur de l'homme & au triomphe de la vérité.*

On ne contestera point à la petite vérole artificielle d'ôter à l'homme la susceptibilité pour la vie, puisqu'elle ne se régénère qu'une fois en lui.

*La vaccine jeune encore & sans expérience, promet tout & n'assure rien ; c'est une usurière qui connoît le commerce & l'agiotage anglais, & qui ne prête que sur gages.*

Le médecin Hussion se plaint, avec raison, qu'on plaisante sur la vaccine. Il voudroit qu'on traitât la matière sèchement, & sérieusement ; cela n'est pas possible : la matière a besoin de conserver sa *limpidité* pour être spécifique. Faudroit-il activer sa dessiccation & le complément de l'escarre, pour l'inoculer ? elle n'opéreroit pas en France.

« Est-ce, dit-il ( 16 ), en accueillant par des sarcasmes & de sottes plaisanteries une découverte naissante, en dénaturant les faits, en faisant preuve d'ignorance, qu'on doit espérer de faire avancer la science ? Non, sans doute, il faut un tout autre esprit en médecine ( le systême. ) ; & si les antivaccinistes s'entourent du prétexte spécieux d'une lente & sage expectation, qu'au moins ils ne cherchent à décourager personne ; qu'ils laissent faire les expériences. Le silence est le seul bien qu'on puisse attendre de la mauvaise foi. »

---

( 16 ) Voyez Recherches historiques & médicales sur la vaccine, par H. M. Hussion, médecin, &c. ( page 96. )

Je doute que pour huit jours de non-susceptibilité de prendre la p. v., une jeune fille sacrifiât un mois de fanté & les formes de ses bras, comme l'exigeroit le même auteur (17), en disant :

« Si la vaccine ne préservoit que huit jours, elle mériteroit encore un rang distingué parmi les découvertes du siècle ; & les médecins devroient en faire un usage réitéré. Enfin, pour que cinquante ou soixante ans d'expérience confirment la vertu préservative, il faut commencer des travaux : & pourquoi rebuter ceux qui s'y livrent ? pourquoi enchaîner leur zèle, & les empêcher de laisser à la postérité des matériaux sur lesquels reposera un jour la vérité ? »

Voici quelle est l'opinion de l'école de médecine de Montpellier, donnée le 28 germinal an 9, & qui termine le rapport d'un de ses membres, après une épreuve de la vaccine, faite à l'hospice l'humanité sur huit sujets choisis.

*OPINION de l'École de Médecine de Montpellier.*

« EN comparant les observations qui viennent de lui être  
 » rapportées, avec celles qui étoient déjà parvenues à sa  
 » connoissance, l'ÉCOLE DE MÉDECINE a cru voir  
 » entre elles assez d'analogie pour croire qu'elles puissent  
 » se servir mutuellement de preuves. Elles confirment la  
 » propriété qu'on ne peut guère refuser à la vaccine de  
 » donner une affection moins grave que la petite vérole(18),

(17) Voyez Hufson, page 96.

(18) L'École de Montpellier paroît ne comparer la vaccine qu'avec la petite vérole naturelle. On sait que l'artificielle est réputée cent fois moins dangereuse.

» & capable d'en préserver. Mais elles laissent sur tout le  
 » reste une incertitude que le temps seul a droit de dissiper.  
 » Telles qu'elles sont néanmoins, l'ÉCOLE juge ces ob-  
 » servations assez intéressantes pour les rendre publiques  
 » & pour désirer que ses membres les multiplient, afin  
 » de concourir, par leurs propres expériences, à fixer l'opi-  
 » nion des médecins & du peuple sur le degré d'importance  
 » qu'il convient d'attacher à la méthode nouvelle qui en  
 » fait le sujet. »

*Délibéré par l'École de Médecine de Montpellier, le  
 vingt-huit germinal an neuf de la République française.*

RENÉ, Directeur, DUMAS, GOUAN, FOUQUET,  
 POUTINGON, MONTABRÉ, MEJAN, VIGAROUX, SENEAUX  
 & VIRENQUE, Professeurs, signés.

*Par mandement de l'École de Médecine.*  
 PIRON & VINCENT, Secrétaires, signés.

Cette opinion, que les uns ont considérée comme ayant un sens équivoque, que les autres regardent comme normative, n'est rien de tout cela. Elle est assez prononcée pour donner la mesure des doutes, de la prudence, des craintes, & le degré de conviction des savans qui l'ont émise.

En attendant que ceux qui ont eu la bonhomie de dire ou de croire que la vaccine n'est pas une maladie, ou qu'elle est toujours bénigne, décident si elle a cessé de l'être pour ceux qui sont morts bien & duement envaccinés, je continuerai de la considérer comme un véritable charbon artificiel, souvent bénigne mais toujours dangereux, & de croire qu'il y a moins d'inconvéniens à se laisser inoculer la petite vérole, qu'à se faire envacciner.

IV.^e QUESTION.LA VACCINE EST-ELLE UNE MALADIE  
CONTAGIEUSE ?

A en juger par analogie & par ses rapports avec les différentes espèces de charbon, par l'effet ordinaire des miasmes dans les fièvres malignes, les maladies éruptives & pustuleuses, la fièvre scarlatine, érysi-pélateuse, & par le rapprochement des symptômes qui accompagnent les maladies contagieuses, je l'affirmerois hautement, & je répondrois : *Oui, la vaccine est une maladie contagieuse.*

Toute recherche à ce sujet est inutile : l'expérience l'a déjà confirmé aux auteurs même & aux partisans de la vaccine, qui ont donné dans leurs écrits & dans leurs rapports, la solution de cette quatrième question. Je m'y réfère, & je pense bien qu'on n'ira pas démentir Jenner, Péarson, Woodville, &c. En tout cas, cette contagion pourra un jour se faire reconnoître & devenir redoutable, en atteignant directement ou indirectement ceux qui la provoquent aujourd'hui. Avant d'examiner si la vraie vaccine est contagieuse, commençons par établir que sa sœur, la batarde, procrée par un fil mal choisi, a vomie la contagion dans le Chablais. Des partisans de la vaccine nous donnent le détail de cet événement, dans la bibl. brit. n.^o 127 & 128, p. 895 & 896.

« Un médecin de Chablais a vacciné plusieurs enfans

au nombre desquels étoient le sien propre. Un témoin oculaire père de l'un de ces enfans , a certifié qu'ils ont toujours eu de la fièvre & une large efflorescence avant le 3.^e jour. Cela seul prouvoit évidemment que l'opération étoit manquée. Le Docteur a cru cependant à sa réussite, & cette fausse vaccine s'est rapidement propagée dans le pays. Sept à huit cents individus en ont été successivement infectés ; une épidémie de petite vérole est survenue. La plûpart des prétendus vaccinés en ont été atteints ; il en est mort un grand nombre , & l'infortuné médecin a eu la douleur d'être un des malheureux qui ont vu périr ainsi leurs enfans. »

Le D. Jenner est parfaitement convaincu que là où il n'y a point de cheval atteint du javart qui puisse être communiqué par le contact à la vache, il n'y a point de cowpox ; qu'il n'y a pas une seule personne employée à traire les vaches, qui échappe à la contagion ; que cette maladie est susceptible de revenir plusieurs fois. Il cite la femme Wynnes qui dans sa seconde vaccine eut des lassitudes, une foiblesse générale, des frissons & de la chaleur alternativement, le poulx fréquent & irrégulier, les extrémités froides, un bouton ulcéré à la main, &c. Il convient *du changement qu'éprouve le virus dans les divers animaux, & de la contagion qu'il peut procréer.* Voyez bibl. brit. n.^{os} 71 & 72, p. 382. ou *recherches &c. par Jenner.*

« Ne peut-on pas raisonnablement conjecturer de-là que la petite vérole doit son origine à un fluide engendré par quelque maladie dans le cheval, & successivement modifié ensuite par des circonstances accidentelles dont le concours lui a donné enfin cette forme conta-

gieuse & maligne sous laquelle nous le voyons faire tant de ravages ? Et quand on considère le changement que le virus du cheval subit dans le corps de la vache , ne peut-on pas imaginer que le virus de la plupart des maladies contagieuses qui règnent parmi les hommes, peut avoir été accidentellement produit par des causes plus compliquées qu'on ne l'imagineroit d'abord, & avoir successivement subi plusieurs modifications, auxquelles ces maladies, très-différentes peut-être dans l'origine de ce qu'elles sont aujourd'hui, doivent enfin leur apparence actuelle ? Il est aisé de concevoir, par exemple, que la rougeole, la fièvre rouge, & cette éruption analogue dont le caractère principal est d'être accompagné d'ulcères dans la gorge, peuvent toutes avoir eu la même origine, qui modifiée ensuite par différentes combinaisons nouvelles, en a fait autant des maladies spécifiquement distinctes les unes des autres. »

Voilà la théorie la plus vraie sur le danger d'inoculer de nouveaux virus, & sur la formation de nouvelles contagions. Comme elle est de Jenner, peut-être déplaira-t-elle moins aux partisans de la vaccine. Elle confirme ce que j'ai dit au chapitre du virus & sur la première & la troisième questions.

Un correspondant, médecin à Vienne, écrivoit le 11 septembre 1799, ce qui suit : ( Extrait des n.^{os} 91 & 92, p. 103 de l'ouvrage cité. )

« Les D.^{ss} Pearson & Woodville ont remarqué que le virus envoyé à Londres par le D. Jenner, y produisoit souvent des pustules sur le reste du corps, & que dans le cas où il y avoit des pustules, la maladie étoit contagieuse, tandis que ne produisant de pustules qu'à l'insertion, elle ne l'étoit pas. »



Enfin le rapport de Woodville ne laisse aucun doute sur cette contagion. On y lit ce qui suit :

« Un des avantages majeurs qu'on attribuoit à la vaccine étoit celui-ci : on prétendoit qu'elle n'étoit pas contagieuse & que les émanations ou effluves des personnes qui en étoient atteintes, ne la communiquoient pas à d'autres personnes : cela est vrai lorsque la maladie ne dépasse pas les bornes de la partie inoculée ; mais lorsqu'elle produit de nombreux boutons sur la surface du corps, les exhalaisons qui en émanent, infectent les personnes qui entourent le malade, & leur communiquent la vaccine. J'ai eu dernièrement occasion d'observer deux cas semblables ; dans l'un les symptômes furent graves, l'éruption fut confluyente ; dans l'autre la maladie fut très-modérée, & il n'y eut que très-peu de boutons. »

En voilà bien assez pour prouver que la vaccine est contagieuse, qu'elle est pire que la p. vérole artificielle, & que le D. Aubert se trompe quand il dit que ses pustules intéressent plus le médecin que le malade.

Voulant rendre raison de la contrepreuve de Blondeau que j'ai citée, publiée par les Drs. Vaume & Goetz, le médecin Hufson dit que le comité voit cela d'un autre œil, & il invoque l'affection locale malgré les symptômes de la petite vérole qui a affecté tout le corps, & qui s'est reproduite. Il accuse les antagonistes de la vaccine de se laisser mouvoir par un vil intérêt ; mais il est évident qu'il se trompe aussi, car il n'y a que la santé qui puisse causer la ruine des gens de l'art, & ce ne fera jamais la multitude, la procréation des virus & des miasmes.

La raison qu'il invoque & le temps applaniront, dit-il, tous les obstacles. Ce médecin croiroit-il que l'on ne se lassera pas de donner aux favans des bras à mutiler ? Faut-il cent mille vaccinations pour prouver que la vaccine est *le cowpox* ; pour distinguer la *vraie vaccine*, & pour établir que *la première espèce de fausse vaccine est produite par l'inaptitude constitutionnelle du sujet variolé, &c.* ; que *la seconde espèce de fausse vaccine est suscitée par l'irritation physique des fils desséchés, ou par le vaccin qui auroit pris une consistance vitreuse, &c.* ? Il faut que la vaccine soit encore bien douteuse, pour exiger un si grand nombre d'expériences.

Que diroit-on si l'artiste chargé de frapper une médaille à Jenner, au lieu d'employer l'or pur donné par les officiers de la marine, s'étoit amusé chez un adepte à la transmutation des métaux, & si, ambitieux de trouver la pierre philosophale, pour fabriquer la médaille avec un or factice, il y avoit perdu son temps à transmuter le cuivre, courant risque de se brûler la main, d'enflammer ses bras, d'être étouffé par des vapeurs méphitiques, de se noyer dans différentes lotions, de s'empoisonner par le mélange de drogues inconnues, & de perdre la vie sur ses propres fourneaux ? Il auroit beau affurer que les accidens survenus ne proviennent ni du cuivre, ni de sa décomposition, & que c'est la faute d'un élève imprudent qui a mal posé le creuset, qu'un feu trop violent a provoqué des éclats, que la matière déphlogistiquée s'est trop

calcinée ou s'est vitrifiée, que les matières étoient mal broyées, les mélanges mal faits, les proportions mal observées; on auroit le droit, sans doute, de trouver ces raisons fort mauvaises & de lui dire: allez, vous êtes fou. Pourquoi avez-vous retardé de frapper la médaille votée à l'auteur de la vaccine? n'aviez-vous pas une matière malléable & pure, l'or fin? Eh bien, il falloit s'en servir.

Ainsi, tandis qu'une fille crédule, encore envaccinée, se laissera *enflammer les bras & cerner les yeux* par le vaccin, l'amour de la nouveauté & le brillant du *bouton argenté* finira par aveugler de nouveaux adeptes, s'ils persistent à méconnoître les avantages de la petite vérole artificielle sur la vaccine.

Quelque effrayant que soit le langage de la médecine, les personnes qui se sont déjà vouées aux épreuves, peuvent être rassurées. On a vu la contagion la plus redoutable se terminer heureusement quand le venin se porte à l'habitude du corps. Mais apprenons à douter de nos meilleurs moyens, bornons nos expériences, & n'allons pas quêter de nouvelles contagions pour vivre; il est trop vrai qu'elles peuvent nous faire mourir.

